

Kristin Reinke

*La langue
à la télévision québécoise :
aspects sociophonétiques*

SUIVI DE LA SITUATION LINGUISTIQUE

ÉTUDE 6

Québec 

LA LANGUE À LA TÉLÉVISION QUÉBÉCOISE :
ASPECTS SOCIOPHONÉTIQUES

Kristin Reinke
Technische Universität Berlin
avec la collaboration de
Luc Ostiguy
Université du Québec à Trois-Rivières

Les études faisant partie de la collection « Suivi de la situation linguistique » sont préparées à la demande de l'Office québécois de la langue française qui en assure la publication. Les auteurs sont entièrement responsables du contenu de ces études et de l'interprétation des données utilisées.

Conception et réalisation de la couverture : Michel Allard Avel

Mise en page : Jacques Frenette

Révision linguistique : Nicole Delorme et Lise Harou

Responsable de l'édition : Lise Harou

Dépôt légal : 2005

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

© Gouvernement du Québec

ISBN 2-550-45542-8

PRÉFACE

Le 12 juin 2002, l'Assemblée nationale du Québec adoptait la Loi modifiant la Charte de la langue française (Projet de loi n° 104, 2002, c. 28). L'article 160 de la Charte précise désormais que l'Office québécois de la langue française «surveille l'évolution de la situation de la langue française au Québec» et qu'il doit présenter à la ministre responsable de l'application de la Charte de la langue française, au moins tous les cinq ans, un rapport ayant trait, notamment «à l'usage et au statut de la langue française ainsi qu'aux comportements et attitudes des différents groupes linguistiques».

Afin de s'acquitter de ce mandat, l'Office établit «les programmes de recherche nécessaires à l'application de la présente loi. Il peut effectuer ou faire effectuer les études prévues par ces programmes» (L.Q. 2002, c. 28, a. 26). Dans ce contexte, il a dès lors choisi de réaliser ou de confier à d'autres la réalisation de diverses études particulières, dont quelques-unes sur la maîtrise du français oral. Ces études, quel que soit leur objet, ont pour objectif de compléter, en les nuancant ou en les étayant, les indicateurs élaborés dans le cadre du mandat relatif au suivi de l'évolution de la situation linguistique.

La question de la langue des médias et de son influence éventuelle sur le français parlé au Québec est assez souvent l'objet de débats qui animent l'actualité québécoise. La présente étude, à partir d'un corpus relevé dans les stations publiques et privées de télévision, cherche à décrire les comportements linguistiques réels observés dans ce média au Québec et à vérifier dans quelle mesure la télévision québécoise diffuse un modèle de français standard. En fait, l'auteure, en répartissant les émissions de télévision selon leur degré de formalité et en s'appuyant sur les aspects sociophonétiques de son corpus, relativise les jugements négatifs souvent entendus sur la langue de la télévision et constate aussi que même dans les situations les plus familières, le recours à certaines variantes phonétiques les plus stigmatisées socialement est très limité.

Sixième ouvrage de la collection «Suivi de la situation linguistique», cette étude a été réalisée par Kristin Reinke, maître de conférence à l'Institut de langue et de communication de la Technische Universität Berlin (Université technique de Berlin), en collaboration avec Luc Ostiguy, professeur au département de français de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Kristin Reinke et Luc Ostiguy sont tous deux préoccupés par les enjeux sociaux reliés aux pratiques et aux représentations linguistiques, tout en étant spécialistes des questions de phonétique et de phonologie du français québécois.

Avec cette nouvelle collection, l'Office a souhaité susciter la réflexion et permettre une juste évaluation de la situation de la langue française au Québec. Les auteurs publiés dans cette collection sont bien entendu les seuls responsables du contenu de leur étude et de l'interprétation des données qu'ils utilisent.

Pierre Bouchard
Directeur de la recherche et de la vérification interne

INTRODUCTION

Le texte suivant présente les principaux résultats de ma thèse de doctorat intitulée «La qualité de la langue et la norme linguistique à la télévision francophone du Québec: analyse des variables phonologiques et morphologiques» (Reinke, Kristin (2004). *Sprachnorm und Sprachqualität im frankophonen Fernsehen von Québec. Untersuchung anhand phonologischer und morphologischer Variablen*, Tübingen, Niemeyer Verlag), soutenue à l'Université Humboldt de Berlin (Allemagne) en janvier 2003. Grâce à des bourses du Conseil international d'études canadiennes, de l'Association d'études canadiennes de l'Allemagne et de la Fondation universitaire allemande (Studienstiftung des deutschen Volkes), toute la recherche a pu être réalisée au Québec, au Centre interdisciplinaire de recherches sur les activités langagières de l'Université Laval et au Département de français de l'Université du Québec à Trois-Rivières.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	3
Introduction.....	5
Liste des tableaux	8
Liste des graphiques	8
1 Problématique	9
1.1 Les critiques formulées à l'égard de la langue de la télévision.....	9
1.2 L'influence de la langue de la télévision sur l'usage public.....	10
1.3 L'état de la recherche sur la langue parlée à l'antenne.....	11
2 Contexte théorique.....	13
2.1 La variation linguistique en langue parlée.....	13
2.2 La variable linguistique.....	14
2.3 Le modèle de référence en matière de langue parlée au Québec	14
3 Objectif de l'étude.....	15
4 Méthodologie.....	16
4.1 Choix et classement des émissions selon leur type.....	16
4.2 L'analyse en fonction de la chaîne de télévision.....	18
4.3 Les locuteurs.....	19
4.4 Grille d'analyse de la langue parlée des médias	20
4.5 Transcription phonétique des données.....	23
4.6 Analyse statistique	24
5 Résultats.....	25
5.1 Relation entre les taux d'utilisation des variantes familières et le type d'émissions.....	25
5.2 Relation entre les taux d'utilisation des variantes familières et le type de chaînes de télévision.....	26
5.3 Les variantes familières les plus utilisées et les moins utilisées à la télévision	27
5.3.1 Variantes familières les plus utilisées	31
5.3.2 Variantes familières les moins utilisées.....	36
5.3.3 Variantes familières moyennement utilisées	38
6 Conclusion	40
Bibliographie.....	45
Annexe 1 Variables linguistiques de la grille d'analyse.....	51
Annexe 2 Alphabet phonétique international	57
Annexe 3 Liste des rangs.....	58

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1:	Les types d'émissions	16
Tableau 2:	Distribution des émissions enregistrées selon le type	17
Tableau 3:	Distribution des émissions selon le type de chaînes de télévision	18
Tableau 4:	Répartition des locuteurs selon le type d'émissions	19
Tableau 5:	Grille d'analyse de la langue parlée des médias	21
Tableau 6:	Conventions de notation	23
Tableau 7:	Taux d'utilisation des variantes familières pour chaque variable linguistique selon le type d'émissions	28
Tableau 8:	Taux d'utilisation des variantes de la variable ($\alpha\#$)	31
Tableau 9:	Taux de réduction des groupes de consonnes finaux en fonction du contexte linguistique	33
Tableau 10:	Taux de liaisons facultatives omises dans la présente recherche et dans une recherche française (Ågren, 1973)	35
Tableau 11:	Taux d'absence de <i>ne-</i> Comparaison avec deux corpus français	36
Tableau 12:	Taux d'utilisation des variantes de la variable ($\alpha:\$$)	37
Tableau 13:	($\alpha:$)	38
Tableau 14:	($\epsilon:$)	39
Tableau 15:	($\text{œ}:\text{R}$)	39
Tableau 16:	($\text{œ}:\text{R}$)	39

LISTE DES GRAPHIQUES

Graphique 1:	Taux d'utilisation des variantes familières en fonction des types d'émissions, toutes variables linguistiques confondues	25
Graphique 2:	Taux d'utilisation des variantes familières en fonction du type de chaînes de télévision, toutes variables linguistiques confondues	26
Graphique 3:	Taux d'utilisation des variantes familières en fonction du type de chaînes de télévision et du type d'émissions, toutes variables linguistiques confondues	27

1 Problématique

1.1 Les critiques formulées à l'égard de la langue de la télévision

Le choix de jeter un regard sur la langue parlée de ceux qui, de par leur profession, exercent une forte influence sur l'usage public vient des nombreuses critiques qui ont été formulées ces dernières années. Les médias écrits semblent moins touchés par les critiques. En effet, une étude récente portant sur la langue d'un ensemble de journaux et de magazines québécois (Tremblay, 2001) met en évidence qu'ils se conforment largement aux règles du français décrites dans les grammaires.

Les médias audiovisuels (télévision et radio), eux, font désormais entendre, pendant les bulletins d'information, les émissions d'affaires publiques et d'intérêts généraux, les téléromans, les émissions de variétés et les spectacles d'humoristes, l'ensemble des variations linguistiques que connaît la communauté québécoise, qu'il s'agisse des variations d'ordre social et situationnel (langue standard, familière, des jeunes) ou des variations d'ordre géographique (des régions du Québec ou de la francophonie).

Pour ce qui est des critiques à leur endroit, Courtemanche (1997) a dénoncé chez certains animateurs d'émissions de variétés l'utilisation en ondes de la langue populaire. Maurais (1999) fait état d'un relâchement de la langue dans les émissions de variétés, dans certaines œuvres de fiction ainsi que dans les spectacles d'humoristes. Les bulletins sur la météo seraient, selon Lysiane Gagnon (citée par Martel et Cajolet-Laganière, 1995: 28), des plus déplorables du point de vue de la prononciation.

Même si la plupart des critiques portent sur les chaînes privées et sur les émissions de divertissement, on observe de plus en plus de réserves quant à la qualité de la langue sur les ondes de la SRC, y compris pour ce qui est de celle des informations:

D'emblée, il faut admettre que la qualité du français à la télévision de Radio-Canada est en chute libre depuis quelque temps. [...] Mais le divertis-

sement est une chose, et l'information en est une autre. Lorsque vient le temps d'être informé à la télévision d'État, on s'attend à ce que la langue communiquée présente le moins d'incorrections possible. Or ce n'est absolument pas le cas (Gosselin, 1994).

La langue parlée des journalistes, considérée par le public comme une référence, n'est donc pas épargnée. Gosselin (1994), Laganière (1998) et Raunet (2001) déplorent le grand nombre de fautes attribuables à l'anglais, les emplois syntaxiques fautifs, les erreurs de prononciation, les mots et les structures de phrase de registre familier émaillant bulletins et émissions d'information et magazines d'affaires publiques.

Que la langue de l'information soit touchée inquiète d'autant plus les commentateurs que, dans l'esprit du public, la langue des lecteurs de nouvelles, notamment de ceux de la SRC, constitue toujours la norme (Bouchard et Maurais, 2001). Or, dans ce contexte, toute erreur sur le plan du vocabulaire, de la grammaire ou de la prononciation risque d'avoir des conséquences puisqu'elle est susceptible d'être employée par le public qui la tient pour correcte.

Divers facteurs pourraient expliquer la situation de la langue parlée dans les médias. Pour ce qui est des émissions de variétés, des émissions d'affaires publiques et, dans une moindre mesure, des bulletins d'information, les dirigeants des stations de radio ou de télévision, soucieux de maintenir élevées les cotes d'écoute, recruteraient souvent leurs animateurs parmi diverses personnalités s'étant illustrées dans d'autres domaines et n'ayant pas nécessairement reçu de formation spéciale en animation (Rochette et Bédard, 1984). Les journalistes, également, n'auraient pas une formation linguistique adéquate (Maurais, 1999). De plus, ils auraient souvent à s'improviser traducteurs des dépêches rédigées en anglais, et ce, au détriment de la qualité du français sur le plan de la syntaxe, du vocabulaire et du style (Dubuc, 1984, cité par Maurais, 1999). De surcroît, les conditions dans lesquelles s'exercent les métiers d'animateur et animatrice ainsi que de journaliste évoluent

de plus en plus vers le direct, donc vers l'improvisation. Enfin, comme Leblanc et Ostiguy (2001) l'ont fait valoir, les dirigeants toléreraient l'utilisation à leur antenne de variétés de français québécois plus quotidiennes, considérant que le « bon animateur » est avant tout un individu qui a de la personnalité et qui est capable de communiquer dans la langue de n'importe quel public. Certains dirigeants estimeraient même que l'utilisation d'une langue trop châtiée dans certaines émissions ferait fuir les auditeurs, selon la conception qu'il faut adopter un registre de langue proche de celui qu'utilisent ceux à qui s'adresse l'émission diffusée.

Il ne faut pas oublier non plus que nous assistons actuellement à une véritable explosion du paysage médiatique où les nouvelles technologies supplantent la position privilégiée de la télévision et créent une situation de concurrence sans précédent. La télévision se retrouve en compétition avec les nouveaux médias (p. ex. Internet)¹, le paysage télévisuel s'élargit à une vitesse vertigineuse : les chaînes, générales et spécialisées, se multiplient, le câble et le satellite prennent de plus en plus de place, la télévision est de plus en plus privatisée et mondialisée. Un processus d'industrialisation contribue à transformer le petit écran, considéré auparavant comme un service public, en une véritable entreprise (Bellenger, 2000 : 106). Pour les chaînes publiques, cette pénible situation est aggravée par des restrictions budgétaires². Par suite de ces transformations, toutes les chaînes doivent satisfaire à la même loi du marché. Elles dépendent de plus en plus des commanditaires, des producteurs indépendants et des revenus publicitaires. Leur première préoccupation est donc devenue la rentabilité. Dans ces conditions, le souci de la langue s'efface devant la lutte pour la survie. Les résultats d'un sondage récent réalisé par Leblanc et Ostiguy (2001) auprès de 25 stations de radio et de télévision révèlent que, dans la majorité des cas, personne n'est nommé responsable de la qualité de la langue. Il semble

effectivement que « la qualité du français, quant à elle, n'est réglementée que par la conscience de ceux qui s'en servent » (Bellefeuille, 1998 : 14).

Cependant, les critiques portant sur la langue dans les médias ne sont pas exclusives au Québec. Au contraire, il semble qu'elles se font entendre dans bien des pays occidentaux industrialisés (Maurais, 1985) où est dénoncée, entre autres, la mauvaise influence qu'exerce la langue des médias sur l'usage public.

1.2 L'influence de la langue de la télévision sur l'usage public

La critique faite de la langue utilisée à la télévision s'inscrit dans une critique plus vaste du média « télévision ». Ainsi, on blâme la programmation qui ne correspondrait pas aux intérêts de la majorité de la population. On attaque les journalistes qui encourageraient la vulgarité et la trivialité et contribueraient à la dégénérescence et à l'uniformisation culturelle. On critique la commercialisation des médias et leur recherche de la sensation. On désapprouve le contenu des émissions et le manque de crédibilité des animateurs et on interprète la liberté de presse comme une tendance au despotisme. Même les recherches en communications évoquent une évolution de la « télévision de contenu » à la « télévision de séduction » (Martin et Proulx, 1995), un compromis entre « culturel et populaire » et une concentration sur le divertissement (Allemand et Oullion, 2000).

Ce qui se passe à la télévision inquiète aussi le public puisqu'il se la représente comme un « empire diaboliquement puissant » (Bellenger, 2000 : 106) auquel il attribue un énorme potentiel d'influence, voire un pouvoir illimité. Beaucoup de personnes se sentent victimes du petit écran : elles ont l'impression qu'il manipule leurs pensées et craignent sa capacité « [...] à persuader les gens, à les faire changer d'avis, à les faire agir autrement qu'ils le voudraient » (Balle, 2000 : 105).

¹ Allemand et Oullion (2000 : 83) constatent qu'il y a eu une baisse sensible de la consommation de télévision dans tous les foyers branchés sur Internet.

² Raboy (2000 : 223) parle d'une somme de 425 millions de dollars entre 1995 et 1999.

Dans les sciences de la communication, c'est depuis les travaux d'Elihu Katz et Paul Lazarsfeld (1955) que l'opinion du « viol des foules » (Tchakhotine, 1952) est de plus en plus contestée. Désormais, les spectateurs sont considérés comme des partenaires interactifs qui sont aptes à exploiter l'offre en sélectionnant et aussi en résistant (Balle, 2000 : 97). Le potentiel d'influence dépend donc aussi des opinions et des attentes préalables. Enfin, ce prétendu pouvoir a ses limites, car plus les gens sont convaincus de sa toute-puissance, plus ils sont méfiants.

L'idée de l'influence des médias reste néanmoins très répandue, surtout en ce qui concerne celle qu'ils exerceraient sur l'usage langagier du public. Quoique aucune étude ne le prouve, tous les intervenants du débat semblent partager cet avis (entre autres, Léon, 1994 : 404). Généralement, on renvoie au nombre d'heures que les gens passent devant le téléviseur³ ainsi qu'à l'importance de l'auditoire qui est atteint en même temps. Ce contact permanent de toutes les couches de la population avec la télévision expliquerait pourquoi la langue utilisée en ondes serait susceptible de jouer le rôle de modèle en matière linguistique (Maurais, 1985 : 71). De plus, ce qui ne serait pas le cas avec les autres lieux de communication publique, l'auditoire s'identifierait inconsciemment aux animateurs et aux personnages du petit écran et serait donc susceptible d'emprunter un peu de leur façon de penser, d'agir et de parler.

L'influence de la langue utilisée à la télévision sur l'usage public serait vérifiée pour ce qui est du développement du vocabulaire sportif (Dumas, 1984 : 236). Par ailleurs, plusieurs enquêtes ont confirmé que la plupart des Québécois considèrent les lecteurs de nouvelles de la SRC comme des modèles d'un usage exemplaire de la langue (D'Anglejan et Tucker, 1973; Lappin, 1982; Bouchard et Maurais, 2001; de Villers, 2000). On peut donc penser que le public en quête d'une langue plus standard ira chercher là de nouveaux usages. De plus, la télévision agirait de façon discrète en introduisant dans

l'usage des individus les variantes standard correspondant à des usages familiers, autrement dit favoriserait la variation linguistique. Cela amènerait certaines personnes à abandonner progressivement des formes jugées moins correctes, du moins lorsque la situation de communication l'exige (Maurais, 1999 : 69).

1.3 L'état de la recherche sur la langue parlée à l'antenne

À notre connaissance, il existe une seule étude systématique de la langue des médias, soit celle de Rochette et Bédard (1984). Cette étude, qui analyse la qualité de l'expression orale de 65 animateurs de chaînes de télévision et de radio montréalais, confirme, en partie, les perceptions négatives à cet égard. Toutefois, ces résultats doivent être examinés en fonction de la méthodologie de recherche, notamment le choix du corpus et les critères d'analyse. Ainsi, les auteurs ne se sont pas intéressés aux différences entre les situations de communication ou les types d'émissions. Ils ont plutôt mis l'accent sur le rôle des animateurs, qu'ils ont classés en divers types (par exemple « vedette », « disc-jockey », « animateur de lignes ouvertes », « personnalités », etc.) à l'intérieur des situations d'improvisation. Cette démarche est d'autant plus étonnante qu'ils signalent dans leur préface que la langue à la télévision et à la radio ne doit pas être prise pour une seule situation de communication et que, en conséquence, la langue ne correspondra pas à un seul niveau de langue. Bien que cette compréhension des médias audiovisuels reste sans conséquence dans la démarche de la recherche, les auteurs attirent quand même l'attention sur cette lacune :

Si on avait, par exemple, distingué pour l'analyse entre les différentes situations de communication, en mettant dans le corpus un continuum des situations allant du moins formel au plus formel, les résultats recueillis auraient permis d'apprécier l'étendue de la variation linguistique chez nos animateurs (Rochette et Bédard, 1984 : 73).

³ La plupart des études, p. ex. Trudel (1992), Martin (1995) et Raboy (2000), parlent d'approximativement 24 heures par semaine. Jean (1985 : 225) et Trudel (1992) pensent même que la télévision représente le passe-temps privilégié.

Il est donc important de souligner que les résultats de Rochette et Bédard (1984) ne sont valables que pour des situations d'improvisation caractérisées par une langue plus spontanée, moins surveillée.

L'image plutôt sombre de la qualité de la langue des médias oraux et particulièrement des animateurs du réseau privé (p. 63) que renvoie l'étude est également imputable au choix des phénomènes linguistiques analysés. La concentration sur l'aspect phonique en soi ne pose pas de problème, car une analyse linguistique ne peut jamais être exhaustive. Toutefois, plusieurs éléments phoniques touchent les compétences techniques des professionnels de la communication : le débit, la place et la longueur des pauses, l'intonation, l'accentuation, l'hésitation, la clarté de l'articulation des consonnes et des voyelles, etc. Il s'agit donc surtout de critères d'intelligibilité qui sont difficiles à évaluer objectivement.

De plus, les auteurs considèrent comme un indice de mauvaise qualité de la langue l'affrication des consonnes *t* et *d* devant les voyelles *i* et *u* ([t_s] et [d_z]), ou, dans leurs termes, les «occlusives assibilées» (p. ex. *qu'est-ce que tu dis* prononcé [kɛskɛt_sy d_zi]). De même, ils tiennent pour une erreur l'ouverture des voyelles *i*, *u* et *ou* en syllabe entravée accentuée (prononciation relâchée comme dans *elle quitte*, prononcé comme le mot anglais «*kit*», *poule*, prononcé comme le mot anglais «*to pull*», ou *une*, prononcé «eune»). Depuis que cette étude a été réalisée, les travaux sociolinguistiques et descriptifs sur le français parlé au Québec ont mis en évidence que ces phénomènes, bien que typiquement québécois, ne peuvent pas être considérés comme un signe de mauvaise qualité de langue, car ils sont entendus chez tous les Québécois, même dans les contextes les plus formels, et ne font pas vraiment l'objet de jugements négatifs de leur part (Lappin, 1982; Tremblay, 1990; Ostiguy et Tousignant, 1993).

Selon ces critères d'analyse, Rochette et Bédard ont déterminé un taux de lacunes de 50% ainsi que quelques «cas de pathologie phonétique» (p. 75). On

peut toutefois se demander si ce résultat donne vraiment une image exacte de la qualité de la langue à la radio et à la télévision. De plus, les auteurs semblent parfois incertains de l'interprétation à donner à leurs observations : «En fait, c'est un français standard à coloration québécoise, habituellement épuré des excès de la langue populaire» (p. 75).

Bien que la recherche de Rochette et Bédard (1984) constitue un document précieux, elle a tout de même ses limites. Si bien qu'il se trouve des personnes qui font valoir la nécessité d'autres recherches sur la langue des médias audiovisuels :

Les opinions négatives sur la langue des médias semblent donc assez répandues. Il nous apparaît qu'il serait grand temps d'entreprendre des recherches pour déterminer de façon un peu plus objective l'ampleur du phénomène. Il serait utile de mettre à jour l'enquête de Claude Rochette de 1984 sur la phonétique des animateurs et présentateurs de la radio et de la télévision (Maurais, 1999 : 197)⁴.

La présente recherche se distingue de celle de Rochette et Bédard de deux façons. Premièrement, nous n'avons pas effectué les mêmes choix en ce qui concerne les éléments linguistiques observés pour l'analyse de la langue des médias. Ainsi, les éléments linguistiques qui figurent dans notre grille d'analyse sont des variables linguistiques dont l'utilisation des variantes familières ou standard varie en fonction de la formalité de la situation de communication. De plus, notre grille ne comporte pas d'éléments techniques, enseignés en principe aux animateurs. Deuxièmement, elle se distingue par son corpus. Le nôtre a été conçu de façon à examiner les différences d'usage entre des types d'émissions et non pas, comme celui des autres, pour observer celles qui existent entre des animateurs. De plus, notre corpus, constitué d'émissions puisées dans différentes chaînes, nous permettra de vérifier s'il y a des différences d'usage entre celles-ci. Par contre, des contraintes temporelles

⁴ Voir aussi de Villers (2000) et Archambault et Magnan (2001).

et financières nous ont obligée à exclure les émissions radiophoniques et à nous limiter à l'étude des émissions de télévision. Enfin, le corpus, qui comporte des bulletins d'information et des documentaires, favorise le recours à une langue moins spontanée, ce qui n'est jamais le cas dans celui des auteurs mentionnés. La grille d'analyse et la composition du corpus sont présentées dans le chapitre 4 consacré à la méthodologie.

2 Contexte théorique

2.1 La variation linguistique en langue parlée

La langue orale possède, par sa modalité, un certain nombre de traits relatifs au code linguistique, à l'organisation textuelle, etc., qui la distinguent ou tendent à la distinguer de la langue écrite (entre autres, Blanche-Benveniste, 1997; Gadet, 1991; Moreau et Meeus, 1989). De plus, elle présente d'importantes variations d'usage en fonction de facteurs géographiques, sociaux et situationnels.

Les variations géographiques sont facilement identifiables, notamment par l'«accent» qu'on reconnaît à la prononciation et à des caractéristiques prosodiques (rythme, intonation, accentuation) ainsi que par le lexique, qui peut varier de façon importante en fonction des régions.

Les variations d'ordre social engagent aussi des formes linguistiques différentes dont l'utilisation de l'une ou de l'autre dépend, dans une certaine mesure, de l'appartenance à un groupe social: la profession, le sexe, l'âge, le groupe ethnique, etc. (p. ex. Labov, 1976; Chambers et Trudgill, 1980). Par exemple, au Québec, la prononciation «elle» du pronom sujet semble être davantage l'apanage des personnes plus scolarisées, tandis que la prononciation «a» du même pronom semble être plus le fait des personnes moins scolarisées («elle» part/«a» part). En effet, le langage, puisqu'il est un phénomène social, ne sert pas simplement à transmettre de l'information, mais sert aussi à établir, à développer et à évaluer des relations entre les individus. C'est ainsi que la variation linguistique reflète, dans une certaine mesure, la structure sociale d'une société donnée. Ces

différences ont, pour les membres d'un groupe, une valeur sociale et leur permettent de se reconnaître comme membres du groupe et de se démarquer des autres groupes (Schlieben-Lange, 1991: 96). Toutefois, les études variationnistes ont révélé que, pour une même situation, les groupes sociaux se distinguent moins par l'utilisation ou la non-utilisation exclusive de certaines formes (p. ex. «elle»/«a») que par la fréquence d'utilisation de ces dernières (Labov, 1976).

Quant aux variations d'ordre situationnel, elles ne tirent pas leur particularité de l'appartenance des sujets à des groupes sociaux, mais à des situations de communication dans lesquelles ils s'expriment. Par exemple, plus la situation est formelle, moins les Québécois ont tendance à prononcer le pronom sujet *elle* en «a», et ce, même pour ceux qui utilisent le «a» dans les situations informelles. En effet, les auteurs consultés qui se sont intéressés à la variation situationnelle, quelle que soit la langue (Blom et Gumperz, 1972; Halliday et autres, 1972; Hymes, 1972; Labov, 1976), s'entendent pour reconnaître que tout locuteur, peu importe son appartenance à un groupe social, modifie de manière plus ou moins importante sa façon de s'exprimer suivant les circonstances de la situation de communication dans laquelle il se trouve (rapport avec le ou les interlocuteurs, lieu où se déroule la communication, thème de la communication, fonction sociale de la communication, etc.). En utilisant consciemment ou inconsciemment telle ou telle variété, un locuteur dévoile des données essentielles sur lui-même, sur son interprétation de la situation, sur l'impression qu'il veut donner de lui-même ainsi que sur la relation qui existe ou qu'il veut établir entre lui-même et son interlocuteur. Chambers et Trudgill (1980) et Labov (1976) estiment que les groupes sociaux, même s'ils utilisent dans des proportions différentes les variantes linguistiques, ont tous tendance sinon à utiliser davantage certaines variantes en situation de communication à caractère formel, du moins à reconnaître ces dernières comme plus correctes dans ce genre de situation.

En général, on parle de l'existence d'au moins deux types de variétés (ou styles, registres, niveaux) de langue :

une variété standard (plus formelle) et une autre familière (informelle). Le critère principal pour le choix d'un style est le degré de formalité de la situation de communication. Afin d'évaluer le degré de formalité, Labov (1976) considère l'attention que les individus portent à leur propre discours. De cette manière, il distingue entre « discours surveillé » et « discours familier ». Dans cette perspective, le style familier, qui est souvent évoqué quand il est question d'une mauvaise qualité de langue, est celui qui caractérise des situations de communication informelles dans le cadre desquelles les locuteurs portent un minimum d'attention à leur propre discours. En revanche, le standard renvoie à la variété qui caractérise des contextes formels, où les locuteurs exercent un contrôle plus grand sur leur façon de s'exprimer (p. ex. rencontres officielles, lecture). Cette opposition des deux pôles « familier » – « standard » pourrait suggérer que ces variétés sont faciles à délimiter, ce qui n'est pas le cas. Elles se distinguent moins par l'utilisation ou la non-utilisation de certaines variantes que par la fréquence d'apparition des unes et des autres (Labov, 1976).

2.2 La variable linguistique

La langue parlée comporte un ensemble de sons ou de mots grammaticaux qui présentent des variantes en français familier : par exemple, la voyelle « è » des mots *mère* et *fête* peut être diphtonguée en français familier, soit « *maère* » et « *faète* » ; le pronom sujet *elle* peut être prononcé « a ». Les différentes possibilités de réalisation sont équivalentes du point de vue fonctionnel et n'entraînent aucune différence de sens. Ces sons et ces mots dont la prononciation variée et dont l'une est cependant jugée plus correcte au regard de la norme et présentée comme étant standard (ou soutenue chez certains auteurs), sont dits variables linguistiques. Comme on l'a vu plus tôt, l'utilisation de telle ou telle variante dépend soit de l'appartenance sociale du locuteur, soit de la situation de communication. Pour décrire ce type de variable, Labov (1976 : 324) a développé le concept de « variable sociolinguistique ».

2.3 Le modèle de référence en matière de langue parlée au Québec

Les données des recherches en sociolinguistique ont amené à remettre en question la conception traditionnelle de la norme linguistique qui n'admettait qu'une norme de référence, renvoyant à une seule variété linguistique, et qui considérait toutes les autres variétés comme étant des écarts par rapport à cette norme idéale. Il faut maintenant parler *des* normes, au pluriel, les normes implicites qu'on découvre dans les pratiques linguistiques des sous-groupes d'une communauté donnée. Dans cette perspective, chaque groupe social partagerait une norme linguistique unissant ses membres. Autrement dit, les modèles de langue différeront en partie suivant ces sous-groupes.

Il demeure, toutefois, que pour certaines situations, un modèle de langue tend à s'imposer à tous les membres de la communauté. Cette variété, caractérisant souvent celle des personnes cultivées, bien nanties, est pour cela dite variété légitime (Bourdieu, 1982), variété de prestige, variété standard. C'est également celle qui est enseignée. Pour toutes ces raisons, elle est la variété que la population valorisera socialement et qu'elle cherchera à utiliser dans des contextes formels.

Les différences entre l'oral et l'écrit et entre la conversation informelle et le discours public trouvent leur origine dans ce conflit entre normes sociales et norme légitime, norme de référence (Reinke et Ostiguy, 2005).

Analyser le français parlé des médias audiovisuels suppose l'existence d'un modèle linguistique de référence pour la langue orale à partir duquel seront classées comme familières ou standard les différentes prononciations.

Longtemps, le modèle de référence a été la langue standard de France. Des études ont montré cependant que la variété soutenue du français québécois comporte un certain nombre de particularités linguistiques, surtout prosodiques, phonétiques et lexicales, qui la démarquent légèrement du français standard de France. Celui qui a cours aujourd'hui au Québec est la norme du français à l'antenne de Radio-Canada, dont Dubuc

(1990: 145-149) a résumé les grandes lignes. Sur le plan de la prononciation, il tente de respecter le modèle phonétique international précisé notamment dans le *Dictionnaire de la prononciation française dans sa norme actuelle* de Léon Warnant.

C'est bien ce modèle qui, au Québec, jouit d'un certain prestige, puisque, dans une recherche visant entre autres à connaître les orientations personnelles des Québécois en matière de norme linguistique, Bouchard et Maurais (2001) montrent que pour 71 % des Québécois francophones ce modèle est celui des lecteurs de nouvelles de Radio-Canada.

L'idée d'une norme standard du français québécois a été formulée pour la première fois lors du 10^e congrès de l'Association québécoise des professeurs et professeures de français (1977: 11): « Que la norme du français dans les écoles du Québec soit le français standard d'ici. Le français standard d'ici est la variété de français socialement valorisée que la majorité des Québécois francophones tendent à utiliser dans les situations de communication formelles. »

Toutefois, il faut aujourd'hui reconnaître qu'il existe un certain nombre de caractéristiques québécoises différentes des usages présentés comme appartenant au français international ou radio-canadien, qui sont employées de plus en plus couramment par les Québécois dans des communications à caractère formel (par exemple, dans le cadre d'émissions d'affaires publiques à la télévision ou à la radio). Ces caractéristiques sont désormais considérées par la population comme faisant partie du bon usage. C'est le cas notamment de l'affrication des consonnes *t* et *d* et de l'ouverture des voyelles *i*, *u*, *ou* évoquées plus tôt (voir 1.3).

Par contre, il semble exister un autre modèle de prestige qui ne correspond pas en tous points, sur les plans de la prononciation et du lexique, au modèle radio-canadien et qui n'est pas encore totalement décrit. Les linguistes québécois en sont, pour le moment, à observer et à analyser l'usage public et institutionnalisé et à constituer des ouvrages lexicographiques qui préciseront les domaines d'usage des variantes linguisti-

ques du français québécois. Des études sur les pratiques langagières et les attitudes des Québécois à l'égard de leur langue ont déjà révélé des éléments qui suggèrent l'existence de cet autre modèle (Ostiguy et Tousignant, 1993; Martel et Cajolet-Laganière, 1996; de Villers, 2005).

3 Objectif de l'étude

L'objectif principal de la présente étude est de présenter un portrait de la langue parlée d'animateurs et de lecteurs de bulletins d'information de la télévision québécoise. Toutefois, l'étude ne porte que sur la prononciation d'un ensemble de phonèmes et de morphèmes présentant en français du Québec des variantes familières et standard. Elle permettra de vérifier dans quelle mesure l'usage de variantes phoniques caractéristiques de la langue familière est répandu sur les ondes. Sont exclus de l'étude des aspects prosodiques qui constituent des contenus d'enseignement des cours de diction auxquels, traditionnellement, étaient soumis les professionnels de la communication (pause de voix, accent tonique, débit élocutoire, etc.).

Les commentateurs ont évoqué le relâchement de la langue surtout dans les émissions de variétés, dans certaines œuvres de fiction ainsi que dans les spectacles des humoristes. Ils la présentent même comme franchement « populaire » en comparaison de la langue des émissions d'affaires publiques. C'est que la langue parlée sur les ondes n'est pas homogène. L'étude vise à présenter un portrait de l'usage de variantes phoniques caractéristiques de la langue familière en fonction de certains types d'émissions.

Les commentateurs ont, de plus, mis en évidence que les locuteurs des chaînes publiques parleraient un « meilleur » français. Certaines remarques, par contre, laissent entendre que la langue parlée à l'antenne de la SRC, chaîne publique et organe traditionnel de diffusion de la langue standard, tend à se rapprocher de celle des chaînes privées. L'étude vérifiera si des différences sont observées entre les chaînes pour ce qui est de la prononciation.

L'étude fournira des taux d'emploi des variantes familières des prononciations étudiées. Ces données nous permettront de réaliser un objectif secondaire, soit de vérifier quelles sont les prononciations familières peu utilisées sur les ondes. Cela devrait fournir quelques indications sur les représentations sociales qu'ont de ces prononciations les personnalités des médias.

4 Méthodologie

4.1 Choix et classement des émissions selon leur type

Les résultats de la présente étude se basent sur l'analyse de 38 émissions de télévision diffusées par les chaînes SRC, TVA, TQS et TQC, entre février 1999 et février 2000. Pour effectuer ce choix, nous avons tenu compte des cotes d'écoute Nielsen publiées dans *Le Soleil* entre janvier et février 1999. Nous avons procédé de manière aléatoire, le but étant d'obtenir un échantillon d'émissions allant du moins formel au plus formel. Aussi avons-nous inclus des émissions qui ne se retrouvent pas nécessairement dans les cotes d'écoute. Par contre, nous n'avons pas pris en compte les films, les séries, les téléromans et les émissions pour enfants ou pour adolescents, travaux de création artistique produisant des sociolectes précis.

La programmation comprend une diversité d'émissions qui se distinguent selon les sujets traités, les in-

tentions de communication, les invités, le lieu de communication, le public cible, etc. Ce faisant, l'ensemble des registres de langue est représenté, tant le registre familier des émissions plus populaires que le registre soutenu des bulletins d'information. Pour tenir compte de l'éventail des usages, les émissions ont été analysées en fonction de leur type.

Afin d'établir une grille d'analyse, nous voulions nous inspirer de la typologie des genres établie en sciences de la communication. Nous avons constaté qu'il existe différentes typologies (p. ex. Desaulniers, 1982; Jean et autres, 1985; Martin et Proulx, 1995; Prédal, 1995; Bourdon, 1998), mais qu'aucune ne fait la relation entre type d'émissions et utilisation de la langue. Cela étant, nous avons pris le parti de classer nous-même les émissions selon leur degré de formalité dont on sait, d'après des études sociolinguistiques, qu'il est en relation avec les registres de langue. Ce degré de formalité a été établi en fonction du triple mandat officiel des médias, soit informer, éduquer et divertir. Le critère principal pour le classement selon l'un ou l'autre de ces mandats était la fonction de communication dominante de l'émission. Étant donné que la variation linguistique se présente comme un continuum, nous n'avons pas seulement opposé les deux pôles « formel » – « informel », mais établi la distinction entre émissions formelles (émissions informatives), émissions moins formelles (émissions d'intérêt général) et émissions informelles (émissions ludiques).

Tableau 1
Les types d'émissions

Type 1	Type 2	Type 3
formel	moins formel	informel
↓	↓	↓
émissions informatives	émissions d'intérêt général	émissions ludiques
↓	↓	↓
bulletins d'information	entretiens	infovariétés (<i>talk-shows</i>)
documentaires	jeux	
magazines		

Chaque émission possède des caractéristiques liées aux sujets traités, au degré d'interaction avec le public ou avec d'autres animateurs en studio, aux modalités de prise de parole (intervention spontanée ou planifiée, lecture de texte, etc.). Les émissions que nous avons classées comme plus formelles traitaient de différents thèmes ayant trait à l'information générale, étaient à très faible niveau d'interaction avec le public et donnaient lieu à peu de prises de parole spontanées. Celles que nous avons classées comme informelles l'ont été en fonction des sujets plus légers, voire franchement divertissants, dont elles traitaient, des interactions très fréquentes avec le public ou avec des invités et de la

grande spontanéité des prises de parole. Pour ce qui est des émissions plus ou moins formelles, ce sont celles présentant de l'information dans un cadre qui se veut légèrement divertissant et dont les prises de parole sont tantôt planifiées, tantôt spontanées. Nous avons pu vérifier dans bien des cas le niveau de spontanéité en considérant, comme le suggère Blanche-Benveniste (1997), les hésitations, les répétitions, les bégaiements, l'autocorrection, les interruptions, le chevauchement ainsi que les données paraverbales comme l'applaudissement, le rire, le débit, la mimique et les gestes. Notre échantillon comprend les émissions suivantes :

Tableau 2
Distribution des émissions enregistrées selon le type

Type 1	Type 2	Type 3
<i>Nouvelles du sport</i>	<i>Vins et fromages</i>	<i>Le Plaisir croît avec l'usage</i>
<i>Le TVA</i>	<i>L'Arche de Noé</i>	<i>L'Écuyer</i>
<i>Le Grand Journal</i>	<i>Flash</i>	<i>Le Poing J (Julie Snyder)</i>
<i>Ce soir</i>	<i>Au-delà des apparences</i>	<i>Le Poing J (Dan Bigras)</i>
<i>Le Téléjournal</i>	<i>Bla bla bla</i>	<i>Les Trois Mousquetaires</i>
<i>TVA midi</i>	<i>Sexe et confidences</i>	<i>Détecteur de mensonges</i>
<i>Sports</i>	<i>Louise Deschâtelets</i>	<i>Improvissimo</i>
<i>Découverte</i>	<i>Christiane Charrette en direct</i>	<i>La fin du monde</i>
<i>Exploration</i>	<i>Les Saisons de Clodine</i>	
<i>Aventures en Nord</i>	<i>Salut, bonjour!</i>	
<i>Le Point</i>	<i>Liza</i>	
<i>J.E. en direct</i>	<i>Taillefer et fille</i>	
<i>J.E.</i>	<i>Les fils à papa</i>	
<i>Enjeux</i>	<i>Claire Lamarche</i>	
<i>La Facture</i>	<i>La vraie vie</i>	

Certes, une telle classification est une simplification d'une réalité beaucoup plus complexe. Ainsi, il y a plusieurs traits qui distinguent les émissions de même type. Par exemple, la proportion de lecture est plus importante dans les documentaires qu'elle ne l'est dans les bulletins d'information, et plus importante dans ces derniers que dans les magazines. De la même manière, on peut observer des ressemblances entre les émissions de type différent. Par exemple, les entretiens et les infovariétés sont caractérisés par une conversation entre deux ou plusieurs personnes. Toutefois, en dernière analyse, les émissions de même type ont plus de caractéristiques en commun que de caractéristiques qui les distinguent. C'est à partir de ces points communs, plus nombreux, que le classement a été effectué.

4.2 L'analyse en fonction de la chaîne de télévision

En plus de faire l'étude de l'usage langagier en fonction des types d'émissions, nous avons vérifié l'existence de différences entre les types de chaînes de télévision, puisque, selon l'opinion publique, les locuteurs des chaînes publiques, notamment ceux de Radio-Canada, parleraient un « meilleur » français. On peut penser qu'il existe une telle différence, puisque la SRC a une politique linguistique et des mécanismes de contrôle pour l'appliquer. Il en est de même pour TQc.

Les 38 émissions du corpus se répartissent de la manière suivante :

Tableau 3
Distribution des émissions selon le type de chaînes de télévision

type d'émissions	chaînes publiques	chaînes privées
type 1	<i>Nouvelles du sport</i> (SRC) <i>Ce soir</i> (SRC) <i>Le Téléjournal</i> (SRC) <i>Découverte</i> (SRC) <i>Le Point</i> (SRC) <i>Enjeux</i> (SRC) <i>La Facture</i> (SRC) <i>Exploration</i> (TQc)	<i>Le TVA</i> (TVA) <i>TVA midi</i> (TVA) <i>Sports</i> (TVA) <i>J.E. en direct</i> (TVA) <i>J.E.</i> (TVA) <i>Le Grand Journal</i> (TQS) <i>Aventures en Nord</i> (TQS)
type 2	<i>L'Arche de Noé</i> (SRC) <i>Au-delà des apparences</i> (SRC) <i>Christiane Charrette en direct</i> (SRC) <i>Liza</i> (SRC) <i>La vraie vie</i> (SRC)	<i>Vins et fromages</i> (TVA) <i>Bla bla bla</i> (TVA) <i>Les Saisons de Clodine</i> (TVA) <i>Salut, bonjour!</i> (TVA) <i>Taillefer et fille</i> (TVA) <i>Claire Lamarche</i> (TVA) <i>Flash</i> (TQS)

type d'émissions	chaînes publiques	chaînes privées
		<i>Sexe et confidences</i> (TQS) <i>Louise Deschâtelets</i> (TQS) <i>Les fils à papa</i> (TQS)
type 3	<i>L'Écuyer</i> (SRC) <i>Détecteur de mensonges</i> (SRC) <i>Les Trois Mousquetaires</i> (SRC) <i>Le plaisir croît avec l'usage</i> (TQc) <i>Improvissimo</i> (TQc)	<i>Le Poing J</i> (Julie Snyder) (TVA) <i>Le Poing J</i> (Dan Bigras) (TVA) <i>La fin du monde</i> (TQS)

On pourrait reprocher au corpus la prédominance d'émissions de la SRC et de TVA. En effet, les 38 émissions se distribuent de manière déséquilibrée sur les quatre chaînes: 15 viennent de la SRC, 13 de TVA, 7 de TQS et 3 de TQc. D'un côté, cette distribution reflète leur prédominance dans le paysage télévisuel (Jean et autres, 1985 : 116). D'un autre côté, la présence moins importante des autres chaînes est attribuable au fait que leur programmation ne comprend pas le vaste éventail d'émissions de chaque type qui caractérise les deux chaînes dominantes. Ainsi, TQc, à cause de son mandat éducatif, présente davantage de cours de perfectionnement et d'émissions pour enfants avec orientation didactique. En raison de cette approche pédagogique qui leur donne un caractère spécifique, de telles émissions ne font pas partie de notre corpus. En revanche, TQc diffuse très peu d'émissions ludiques (type 3) et ne présente pas de bulletins d'information.

TQc est donc une chaîne fortement spécialisée qui n'offre que peu d'émissions comparables à celles des autres chaînes. Il en est de même pour TQS qui s'est spécialisée dans le divertissement et la création artistique (films, cabaret, etc.), modalités qui étaient également exclues de notre recherche. Notre corpus est tout de même représentatif: il est composé de plusieurs types d'émissions, d'émissions quotidiennes hebdomadaires, qui sont diffusées sur des chaînes non spécialisées et qui sont écoutées. Les émissions choisies constituent en conséquence une bonne partie du paysage télévisuel.

4.3 Les locuteurs

Dans l'ensemble, 132 locuteurs prennent la parole dans notre corpus, dont 51 femmes et 81 hommes. Ils se répartissent de la manière suivante selon les trois types d'émissions:

Tableau 4
Répartition des locuteurs selon les types d'émissions

Type 1	Type 2	Type 3
30 femmes	19 femmes	2 femmes
56 hommes	13 hommes	12 hommes

Découvrir un lien éventuel entre l'usage langagier et le sexe, l'âge ou la condition sociale des locuteurs n'était pas l'objet de notre recherche. La corrélation entre ces facteurs et l'usage des variétés linguistiques a déjà été documentée dans de nombreuses études⁵. Nous ne nous sommes pas intéressée aux performances linguistiques des individus, mais au comportement d'un groupe de personnes assez homogène. En effet, ces personnes ont en commun l'exercice d'une même profession, c'est-à-dire celle d'animateur ou de journaliste, et partagent un certain niveau de scolarité. En principe, leurs activités professionnelles exigent au même degré la maîtrise de la variété standard. La variation linguistique est donc moins attribuable à des facteurs sociaux qu'à des facteurs situationnels.

4.4 Grille d'analyse de la langue parlée des médias

La constitution de la grille d'analyse utilisée dans la présente recherche requiert que certains aspects soient explicités ou précisés.

Cette grille comporte 34 variables linguistiques, phonologiques et morphologiques révélées dans des travaux descriptifs et sociolinguistiques sur le français parlé au Québec. Nous avons également consulté des travaux sur le franco-ontarien lorsqu'ils traitaient de phénomènes qui caractérisent aussi bien le français québécois que le français ontarien⁶. Ces variables comportent toutes une ou deux variantes standard bien définies et une ou plusieurs variantes familières, aussi bien connues (Ostiguy et Tousignant, 1993).

Ces variables linguistiques ne rendent compte que d'une partie de la langue. Toutefois, l'étude de ces dernières fournit des données quantifiables qui se présentent sous la forme de taux d'utilisation de leurs variantes familières et standard. Cette restriction de l'objet langue sera donc compensée dans une certaine mesure par l'objectivité des données qui seront obtenues (Ostiguy et Gagné, 2001). De plus, la plupart des études de la langue parlée au Québec portent sur ces mêmes variables. Les résultats de la présente étude pourront donc être mis en rapport avec ceux des autres études.

Le tableau 5 (Grille d'analyse de la langue parlée des médias) montre les variables linguistiques⁷ avec leurs variantes familières et standard (ou soutenues) respectives, accompagnées d'exemples. Chaque variable linguistique, numérotée afin de faciliter son repérage, fait l'objet d'une présentation à l'annexe 1.

Certaines particularités de la prononciation québécoise n'ont pas été examinées dans l'étude, puisque très courantes en situation de prise de parole surveillée, au point de ne pas être considérées comme des prononciations de registre familier. Ces particularités sont : l'affrication des consonnes *t* et *d* devant les voyelles *i* et *u* ([t_s] et [d_z]), l'ouverture des voyelles *i*, *u* et *ou* en syllabe entravée accentuée ainsi que les timbres vocaux [ē] (*pain*, *rein*) et [ā] (*chant*, *dent*) des voyelles nasales standard [ɛ̃] et [ɑ̃]. Bien que ces particularités ne soient pas perçues par les Québécois comme étant des prononciations témoignant d'une mauvaise qualité de langue (Lappin, 1982; Tremblay, 1990), il faut tout

⁵ Entre autres, Deshaies-Lafontaine (1974), Santerre (1976a); (1976b), Sankoff et Vincent (1977), Santerre et Milo (1978), Ameringen et Cedergren (1981), Kemp et autres (1980), Ostiguy (1979), Paradis (1983), Dumas (1987).

⁶ Plusieurs auteurs soulignent que le français québécois et le français ontarien partagent de nombreux traits, malgré quelques différences attribuables au contact plus intense avec l'anglais en Ontario. Ce sont notamment les travaux de Holder (1972), Poplack et Walker (1986), Thomas (1986; 1989; 1989b; 1996), Mougeon (1989), Léon (1968; 1994) ainsi que de Tennant (1996), qui nous ont fourni des renseignements importants.

⁷ Dans l'ensemble du texte, les notations phonétiques entre parenthèses renvoient aux variables linguistiques, comme c'est la tradition en sociolinguistique. Les notations entre crochets représentent une prononciation concrète, c'est-à-dire une variante de la variable.

de même reconnaître que certains lecteurs et lectrices de bulletins d'information les évitent, notamment ceux et celles de la SRC.

Le choix de ne pas tenir compte de ces variantes québécoises s'appuie sur les résultats de Rochette et Bédard (1984) qui montrent que ces particularités figurent parmi les « erreurs » les plus souvent commises par les locuteurs de leur corpus, en concurrence avec des erreurs prosodiques relevant de la formation en diction, comme les « hésitations », un « débit trop rapide », les « pauses interdites » ou trop « longues ». Sur 56 aspects étudiés par Rochette et Bédard, l'affrication, ou les « occlusives assibilées », dans les termes des auteurs, arrive au 12^e rang; l'ouverture des voyelles, au 2^e rang; et les

voyelles nasales, regroupées sous l'étiquette « voyelles antérieures », au 9^e rang. On constate le peu d'attention que les sujets de la recherche de Rochette et Bédard ont accordé à ces particularités. On peut penser qu'il s'agit là de prononciations qui ne sont pas perçues par eux comme étant des indicateurs d'une langue parlée de mauvaise qualité.

De plus, diverses études, qui ont eu comme objet l'évaluation de la maîtrise de la langue parlée standard d'autres sous-groupes de locuteurs, ne tiennent pas compte de ces prononciations. C'est le cas notamment de Gagné et autres (1999) pour la langue d'élèves du primaire et du secondaire, de Gervais et autres (2000), d'Ostiguy et Gagné (2001) et d'Ostiguy et autres (2005) pour la langue parlée de futurs enseignants.

Tableau 5
Grille d'analyse de la langue parlée des médias

	Variables linguistiques	Variantes familières	Variantes standard	Exemples
1	(ɑ#)	[ɔ]	[ɑ], [a]	<i>chat, Canada</i>
2	(ɑ:\$)	[ɔ:]	[ɑ:], [a]	<i>gagner, gâteau, passer</i>
3	(ɑ:C#)	Diphthonguée [aɔ], [a ^u], [a ^o]	[ɑ:], [a:]	<i>pâte, classe, sable, canard, tard</i>
4	(ɑ:ɜ)	Diphthonguée [aɔ], [a ^u], [a ^o]	Non diphthonguée [a:]	<i>garage, lavage</i>
5	(ɛ:C#)	Diphthonguée [a ^ɛ], [a ^e], [a ⁱ]	Non diphthonguée [ɛ:]	<i>neige, rêve, chaise, fête, père, rivière</i>
6	(o:C#)	Diphthonguée [o ^u], [ɔ ^o]	Non diphthonguée [o:]	<i>côte, saute, rose</i>
7	(ø:C#)	Diphthonguée [ø ^y]	Non diphthonguée [ø:]	<i>jeûne, creuse, meute</i>
8	(ɔ:R#)	Diphthonguée [aɔ], [a ^u], [a ^o]	Non diphthonguée [ɔ:]	<i>fort, sport, nord, port, encore</i>
9	(œ:R#)	Diphthonguée [a ^œ], [a ^o], [a ^y]	Non diphthonguée [œ:]	<i>beurre, peur, heure, cœur, meurt</i>
10	(wa#)	[we] [ɛ]	[wa]	<i>il boit, je vois, moi droit, froid, il soit, ils croient, ils se noient</i>
11	(waC#)	[wɛ]	[wa]	<i>soif, poil, avoine, droite</i>

(Suite à la page suivante)

Tableau 5 (suite)
Grille d'analyse de la langue parlée des médias

	Variables linguistiques	Variantes familières	Variantes standard	Exemples
12	(wa#)	[wɔ]	[wa]	<i>bois, trois, mois, noix, pois, poids</i>
13	(wa\$)	[wə], [wɛ]	[wa]	<i>poilu, voisin, boîteux, oiseaux</i>
14	(wa:C)	Diphthonguée [wa ^ɛ], [wa ^ɔ]	Non diphthonguée [wa:]	<i>noir, framboise, soir, boîte</i>
15	(wa:\$)	[wɛ:]	[wa:]	<i>framboisier, soirée, déboîter</i>
16	(ɛ#)	[æ]	[ɛ]	<i>parfait, il promet, vrai</i>
17	(CC_V)	[o:t ami]	[o:tR ami]	<i>autre ami</i>
18	(CC_C)	[vɔt mɛ:r]	[vɔtR mɛ:r]	<i>votre mère</i>
19	(CC#)	[artis]	[artist]	<i>artiste</i>
20	(réduction des groupes de consonnes finaux) (CC_V + CC_C + CC#)	[o:t ami] [vɔt mɛ:r] [artis]	[o:tR ami] [vɔtR mɛ:r] [artist]	<i>autre ami</i> <i>votre mère</i> <i>artiste</i>
21	(réduction des groupes de consonnes à l'intérieur d'un mot)	[paskə], [py]	[pɑrskə], [ply]	<i>parce que, plus</i>
22	(article défini <i>la</i>)	[fɛrme a fnɛ:tR]	[fɛrme la fnɛ:tR]	<i>J'ai fermé la fenêtre</i>
23	(article défini <i>les</i>)	[pa e kle]	[pa le kle]	<i>Je n'ai pas les clefs</i>
24	(pronom complément <i>la</i>)	[vø a vwɑ:r]	[vø la vwɑ:r]	<i>Je veux la voir</i>
25	(pronom complément <i>les</i>)	[vø ez_ɑpɔrte]	[vø lez_ɑpɔrte]	<i>Je veux les apporter</i>
26	(-L) ⁸ (article <i>la</i> + article <i>les</i> + pronom <i>la</i> + pronom <i>les</i>)	[fɛrme a fnɛ:tR] [pa e kle] [vø a vwɑ:r] [vø ez_ɑpɔrte]	[fɛrme la fnɛ:tR] [pa le kle] [vø la vwɑ:r] [vø lez_ɑpɔrte]	<i>J'ai fermé la fenêtre</i> <i>Je n'ai pas les clefs</i> <i>Je veux la voir</i> <i>Je veux les apporter</i>
27	(<i>il</i>)	[i]	[il]	<i>il part</i>
28	(<i>ils</i>)	[i part], [iz_ɔ̃]	[il part], [ilz_ɔ̃]	<i>ils partent, ils ont</i>
29	(<i>elle</i>)	[a pɑr], [al uvR], [ɛ:part], [ɛl kɔmäs]	[ɛ]	<i>elle part, elle ouvre, elle est partie, elle commence</i>
30	(<i>elles</i>)	[i part], [iz_ɔ̃]	[ɛl part], [ɛlz_ɔ̃] [ɛ part], [ɛz_ɔ̃]	<i>elles partent, elles ont</i>
31	(liaison facultative)	[RätRE o pei]	[RätREt_o pei]	<i>Il rentrait _au pays.</i>
32	(fusion vocalique)	[sa:]	[syR la]	<i>su(r) (l)a</i>
33	(<i>ne</i>)	pas , plus	ne...pas , ne...plus	<i>Je (n')ai pas faim</i>
34	(<i>je</i> + verbe)	[päs]	[zə päs]	<i>je pense</i>

⁸ La variable 26 réunit les variables 22, 23, 24 et 25 qui ont été distinguées, dans l'analyse initiale, à titre exploratoire.

4.5 Transcription phonétique des données

Les émissions enregistrées ont été transcrites en alphabet phonétique international⁹ (API) et, parallèlement, en orthographe courante. Bien qu'aucune transcription ne puisse traduire tous les détails d'un texte oral, l'API se prête bien à l'analyse de la variation phonétique. Grâce à l'association d'un seul signe à un seul son, l'API permet une reproduction sans équivoque des différentes variantes. La transcription orthographique a facilité la lisibilité de la transcription et la recherche des éléments par ordinateur; elle pourra éventuellement servir à des études ultérieures s'intéressant à des phénomènes grammaticaux et syntaxiques. La transcription

orthographique est en minuscules, mis à part les noms propres. En plus de la transcription, nous avons noté des données verbales et paraverbales nécessaires pour le classement des émissions. Pour ce faire, nous nous sommes inspirée des conventions de transcription de recherches antérieures, notamment de celles du Groupe aixois de recherches en syntaxe (GARS) (François, 1974; Leroy, 1985: 15; Blanche-Benveniste et Jeanjean, 1987: 179; Blanche-Benveniste, 1997: 34; Argod-Dutard, 1996: 80), que nous avons adaptées aux exigences de notre recherche. Le tableau suivant montre la notation des éléments dépassant le cadre d'une transcription étroite.

Tableau 6
Conventions de notation

Phénomène	Notation	Remarques
ponctuation		aucune
pauses (hésitations)	/ // ///	courte longue
interruptions	\\	
autocorrection	\	
incompréhensible	xxx	«x» pour chaque syllabe inaudible
chevauchement	<u>string</u> ¹⁰	soulignement des mots chevauchés
transcription multiple	, string / string,	en cas de doute
longueur des voyelles	:	après la voyelle concernée
omission (son manquant)	ʅ	p. ex. [arbʅ] – arb(re)
interjections	API	p. ex. [œ:] euh, [ɛ̃] hein
liaison	~	
problèmes de transcription	[string]	problèmes de perception
rire	@ string @ @ @@	prononcé en riant rire court rire long
volume	% string % ! string !	à voix basse à haute voix
débit	» string » « string «	rapide lent
répétition	_ string _	p. ex. [de ka_ka:z] des ca_cases

⁹ Voir annexe 2.

¹⁰ «String» désigne un mot marqué.

Nous avons analysé de 20 à 30 minutes d'enregistrement par émission, pour un total d'environ 1000 minutes. Nous avons procédé à la transcription orthographique et phonétique de l'ensemble du corpus. Afin d'assurer la fiabilité de la transcription, nous avons pris plusieurs mesures. Nous avons retranscrit certains extraits à plusieurs mois d'intervalle, sans prendre connaissance de la première version de la transcription. Ensuite, nous avons comparé les deux versions. Lorsque nous avons jugé les transcriptions fiables, nous avons effectué une simple vérification du reste du corpus. Enfin, nous avons fait appel à plusieurs personnes pour vérifier des échantillons. Pour ce faire, nous avons procédé de la même manière que pour notre propre vérification : transcription sans connaissance de la première version ; ensuite, comparaison des versions ; enfin, simple contrôle de quelques échantillons. Une comparaison des différentes versions a démontré que l'écart n'était pas important (0,5 % – 1 %) et que les différences n'auraient pas changé significativement les résultats. La transcription peut donc être considérée comme fiable.

4.6 Analyse statistique

Pour obtenir les taux d'utilisation des variantes familières pour chaque variable, nous avons procédé de la façon suivante. D'abord, nous avons relevé les variantes familières et les variantes standard de chacune d'elles dans des contextes linguistiques déterminés à l'avance (voir l'annexe 1). Ensuite, nous avons établi le taux d'utilisation des premières par rapport au total des variantes. Par exemple, s'il y avait 2 occurrences d'une variante familière d'une variable linguistique donnée et 6 occurrences de la variante standard correspondante, nous obtenions un taux de 25 % (2/8). Les taux des variantes familières de toutes les variables ont été regroupés afin de permettre une comparaison des types d'émissions et de chaînes. Pour vérifier l'existence de différences significatives, les données ont été soumises à une analyse de variance (ANOVA).

Pour répondre au premier objectif, soit de présenter un portrait de la langue parlée d'animateurs et de

lecteurs de nouvelles de la télévision québécoise, nous avons formulé la question suivante :

1. Quelle est la fréquence d'utilisation des variantes familières dans l'ensemble du corpus ?

Pour répondre au second objectif, soit de présenter un portrait de la langue parlée à l'antenne en fonction des types d'émissions :

2. Existe-t-il des différences significatives entre les taux d'utilisation des variantes familières selon les types d'émissions ?

Pour répondre au troisième objectif, soit de vérifier l'existence de différences entre les chaînes publiques et privées quant aux taux d'utilisation des variantes familières :

3. Existe-t-il des différences significatives entre les taux d'utilisation des variantes familières selon le type de chaînes de télévision ?

De plus, les résultats obtenus pour chaque variable linguistique devraient permettre de trouver les variantes familières les moins utilisées à l'antenne. Ces observations devraient fournir de l'information, au moyen de l'usage lui-même, sur les attitudes qu'entretiennent les personnalités des médias à l'égard de ces variantes.

Étant donné que notre corpus ne contenait pas suffisamment de données pour une analyse multifactorielle, nous avons d'abord vérifié au moyen des tests de χ^2 et de Fisher si les facteurs « type d'émissions » et « type de chaînes » sont indépendants (Ferguson, 1981 : 207). Les résultats affirment qu'ils le sont : en effet, les émissions se répartissent de la même manière sur les chaînes publiques et privées quel que soit leur type, et inversement ($p = 0,4158$). En conséquence, nous avons pu effectuer une analyse unifactorielle pour chaque facteur.

Pour nous assurer que les résultats de l'ANOVA sont fiables, nous avons vérifié l'hypothèse de la normalité au moyen du test de Shapiro-Wilk (SW) et l'hypothèse d'homogénéité avec le test de Levene. Dans la présente étude, les conditions de normalité et d'homogénéité

té sont satisfaites pour ce qui de la corrélation entre l'ensemble des variantes familières et les facteurs « type d'émissions » et « types de chaînes ». Nous avons donc poursuivi l'ANOVA avec la statistique de Fisher et le test de Bonferroni. Pour les deux tests, nous avons retenu un seuil de signification de $p < 0,05$. Pour l'observation de chaque variable linguistique isolée, nous avons eu recours à l'alternative de la transformation des données (racine carrée, logarithme).

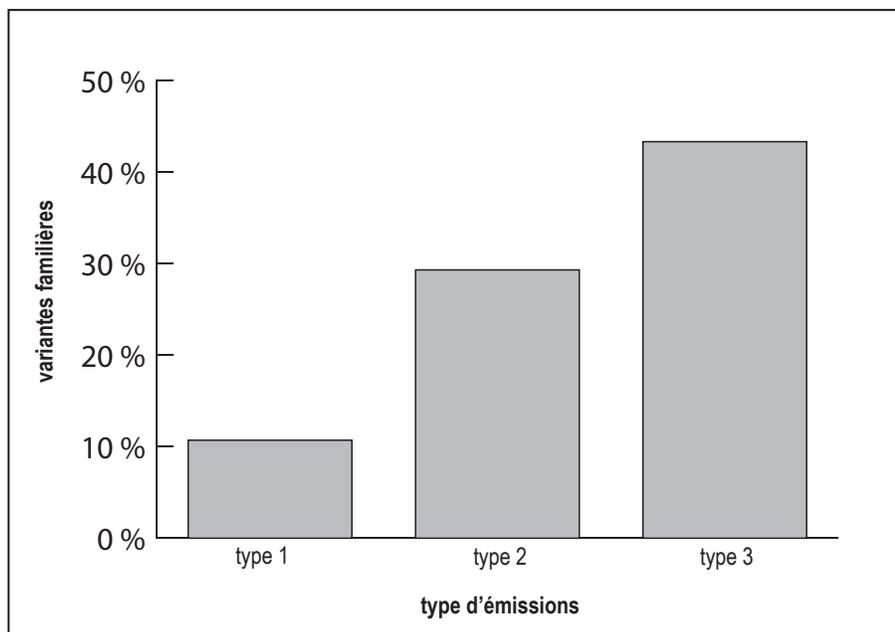
5 Résultats

5.1 Relation entre les taux d'utilisation des variantes familières et le type d'émissions

En ce qui concerne toutes les variables linguistiques du corpus à l'étude, on a relevé 22 860 variantes, dont

5745 variantes familières, soit un taux de 25,1 %. Pour ce qui est de la relation entre l'utilisation des variantes familières et le type d'émissions, la comparaison des moyennes montre qu'il existe un lien entre les deux. Comme on s'y attendait, plus le degré de formalité de l'émission est élevé, moins le taux de variantes familières l'est. Le graphique 1 révèle que le taux obtenu pour les émissions du type 1 est de 10,7%; celui pour les émissions du type 2, de 29,3% et celui observé pour les émissions du type 3, de 43,3%. Ces différences sont significatives à tous les niveaux (type 1 < type 2 < type 3): $p < 0,0001$, $F = 73,65$, $DF = 37$.

Graphique 1
Taux d'utilisation des variantes familières en fonction des types d'émissions, toutes variables linguistiques confondues



Ces résultats révèlent donc que peu de variantes phoniques reconnues comme familières par les Québécois sont entendues dans les émissions à caractère formel (bulletins d'information, magazines, documentaires). Aussi les Québécois ont-ils accès à la norme phonétique en écoutant ces émissions. En revanche, les taux d'utilisation des variantes familières sont plus importants dans les émissions à caractère moins formel. La distribution de ces variantes familières et standard reflète la diversité sociale et linguistique. La télévision québécoise reproduit donc, dans une certaine mesure, la variation linguistique du quotidien.

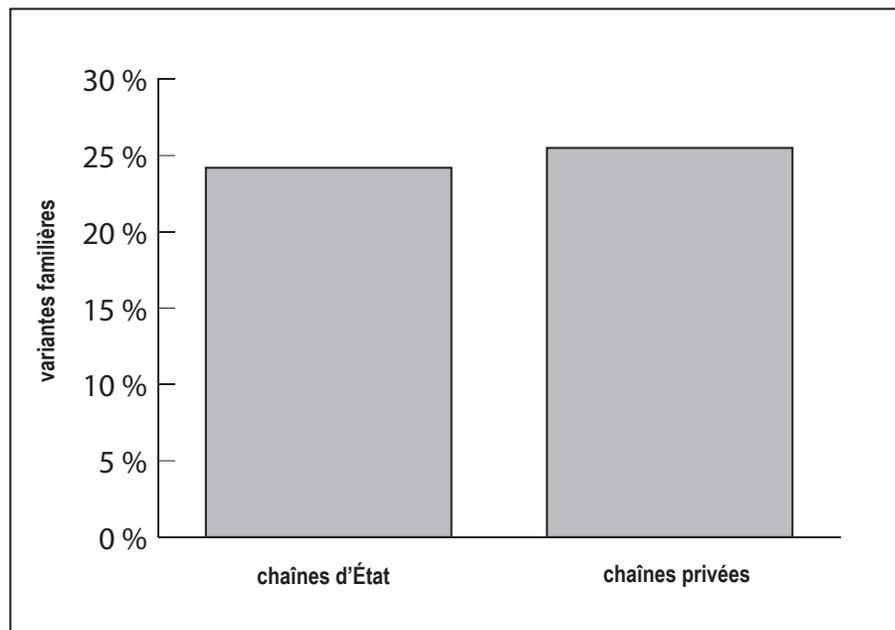
5.2 Relation entre les taux d'utilisation des variantes familières et le type de chaînes de télévision

Les taux d'utilisation des variantes familières selon le type de chaînes (graphique 2) sont respectivement de 24,2 % et de 25,5 %. La comparaison de ces taux révèle

qu'il n'y a pas de différence significative ($p = 0,7877$, $F = 0,07$, $DF = 37$). Le préjugé largement répandu selon lequel un usage excessif du familier serait davantage le lot des chaînes privées ne peut pas être soutenu, du moins pour ce qui est des variantes phoniques qui font l'objet de cette étude. Ces observations contredisent également celles de Rochette et Bédard (1984: 63). En effet, les auteurs concluent que «les animateurs du réseau privé réussissent moins bien (font plus d'erreurs à produire un discours oral de qualité) que ceux du réseau d'État [...]» pour certains aspects de leur grille d'analyse. Il faut cependant tenir compte du fait que leur comparaison confond les différents types d'animateurs.

Si Rochette et Bédard avaient distingué les types d'animateurs selon les réseaux, ils seraient sans doute arrivés au même résultat que nous. En fait, ce sont les auteurs eux-mêmes qui en font la remarque (p. 74).

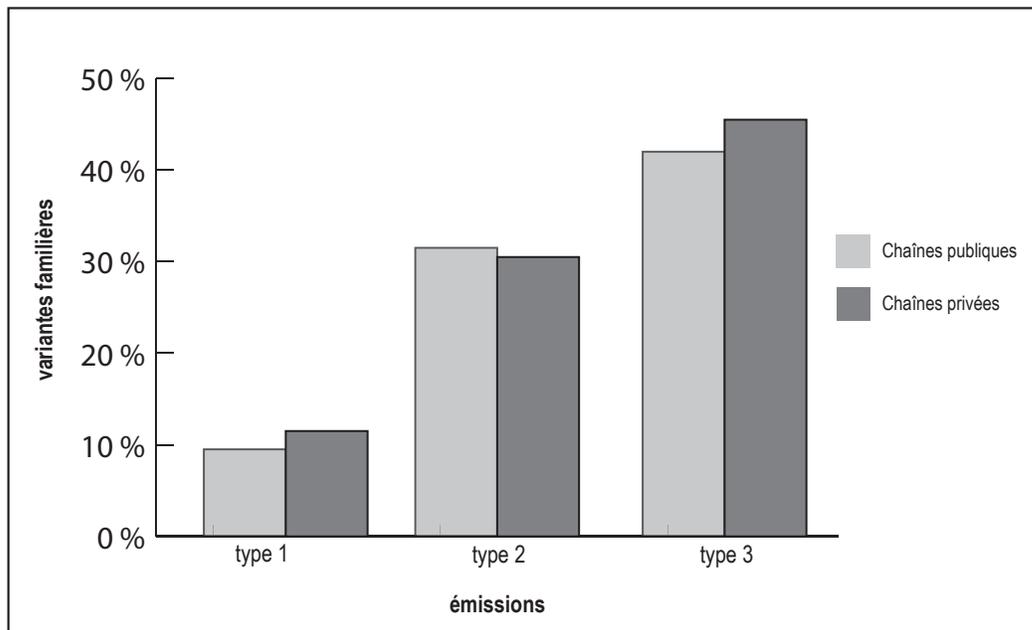
Graphique 2
Taux d'utilisation des variantes familières en fonction du type de chaînes de télévision, toutes variables linguistiques confondues



Pour chaque chaîne, l'on observe toujours la même variation entre le type d'émissions et le taux d'utilisation des variantes familières (graphique 3). Cette

observation montre que, quelle que soit la chaîne, les taux d'utilisation des variantes familières varient en fonction des émissions.

Graphique 3
Taux d'utilisation des variantes familières en fonction du type de chaînes de télévision et du type d'émissions, toutes variables linguistiques confondues



5.3 Les variantes familières les plus utilisées et les moins utilisées à la télévision

Les différences entre les taux d'utilisation des variantes familières selon le type d'émissions sont significatives: moins la formalité est grande, plus le taux d'utilisation est élevé. Cela vaut pour toutes les variantes familières confondues. Toutefois, considérées une à une, on constate que certaines d'entre elles ne sont jamais ou très rarement produites, et cela, quel que soit le type d'émissions. À l'inverse, celles qui sont produites plus fréquemment le sont souvent dans tous les types d'émissions, selon des taux variables en fonction de la formalité de l'émission.

L'étude des variantes familières fortement ou peu utilisées dans le corpus devrait fournir quelques indications sur la façon dont les personnalités des médias se représentent ces dernières sur le plan social. On peut faire l'hypothèse que les variantes familières dont les taux d'utilisation sont peu élevés, quel que soit le type d'émissions, sont consciemment évitées par ces personnalités parce qu'elles sont plus stigmatisées, qu'elles témoigneraient, dans leur esprit, d'une langue qui serait franchement de mauvaise qualité. À l'inverse, on peut penser que les variantes familières fréquemment utilisées ne sont pas à ce point dévaluées socialement. Et c'est sans doute pour cette raison qu'il arrive qu'elles

soient entendues dans les émissions à caractère plus formel.

Le tableau 7 présente les taux d'utilisation des variantes familières pour chaque variable linguistique selon le type d'émissions (pour une présentation plus détaillée voir l'annexe 3). Les chiffres entre parenthèses

désignent le nombre d'occurrences de la variable linguistique relevé dans chaque type d'émissions; la colonne intitulée «Nb» représente le nombre d'occurrences de la variable linguistique dans l'ensemble du corpus. La croix dans certaines cellules indique que les différences entre les taux d'utilisation en fonction du type d'émissions sont significatives ($p < 0,05$).

Tableau 7
Taux d'utilisation des variantes familières
pour chaque variable linguistique selon le type d'émissions

	Variables linguistiques	Type 1	Type 2	Type 3	1-2	2-3	1-3	Nb
1	(ɑ#)	16,0 (1370)	44,0 (1747)	67,4 (1008)	x	x	x	4 125
2	(ɑ:\$)	0,0 (72)	4,3 (68)	30,0 (38)				178
3	(ɑ:)	2,0 (239)	7,5 (207)	26,8 (101)		x	x	547
4	(ɑ:ɜ)	0,7 (165)	0,0 (117)	0,0 (30)				312
5	(ɛ:)	4,4 (246)	13,7 (521)	28,4 (704)	x	x	x	1471
6	(o:)	14,1 (196)	31,2 (271)	36,7 (149)	x		x	616
7	(ø:)	37,2 (13)	31,4 (42)	68,3 (27)				82
8	(ɔ:R#)	4,2 (174)	17,7 (258)	23,4 (109)	x		x	541
9	(œ:R#)	7,0 (96)	19,4 (192)	44,4 (270)	x	x	x	558
10	(wa#)	0,0 (178)	1,8 (258)	7,7 (178)				614
11	(waC#)	0,0 (52)	0,0 (22)	0,0 (7)				81
12	(wa#)	4,0 (127)	27,9 (49)	82,6 (42)	x	x	x	218
13	(wa\$)	0,0 (109)	0,0 (92)	0,0 (51)				252
14	(wa:C)	0,0 (229)	0,0 (185)	4,4 (145)				559
15	(wa:\$)	0,0 (9)	0,0 (9)	0,0 (19)				37

Tableau 7 (suite)
Taux d'utilisation des variantes familières
pour chaque variable linguistique selon le type d'émissions

	Variables linguistiques	Type 1	Type 2	Type 3	1-2	2-3	1-3	Nb
16	(ε#)	0,4 (432)	2,7 (515)	8,9 (339)	x	x	x	1286
20 ¹¹	(réduction des groupes de consonnes finaux)	15,5 (1018)	46,6 (915)	60,7 (389)	x		x	2322
21	(réduction des groupes à l'intérieur du mot)	2,5 (262)	12,6 (316)	26,7 (149)	x		x	727
26 ¹²	(-L)	1,4 (895)	3,3 (567)	12,2 (284)			x	1746
27	(il)	20,1 (387)	66,9 (402)	81,7 (236)	x		x	1025
28	(ils)	14,5 (115)	70,8 (54)	86,5 (47)	x		x	216
29	(elle)	2,3 (72)	9,3 (102)	46,5 (59)		x	x	233
30	(elles)	0,0 (11)	16,7 (8)	– (0)				19
31	(liaisons facultatives omises)	33,2 (679)	50,4 (625)	55,3 (348)	x		x	1652
32	(fusion vocalique)	3,9 (984)	12,7 (967)	26,8 (504)	x	x	x	2455
33	(absence du <i>ne</i>)	20,2 (256)	64,3 (288)	78,8 (195)	x	x		739
34	(<i>je</i> + verbe)	61,9 (18)	53,2 (138)	61,6 (93)				249

Les résultats de chaque variable linguistique et de ses variantes familières et standard sont présentés et commentés dans les pages qui suivent. De façon à situer le niveau d'utilisation des variantes familières sur les ondes par rapport à ce qu'il est chez d'autres groupes

de locuteurs, les taux d'utilisation obtenus pour chaque variante sont comparés, quand cela est possible, à ceux obtenus dans différentes études sociolinguistiques portant sur la langue parlée au Québec, en Ontario et en France. Une telle comparaison fournira aussi des indi-

¹¹ Les résultats de la variable 20 font la somme des variables 17 (CC_V), 18 (CC_C) et 19 (CC#). Nous avons cumulé les données pour l'analyse statistique.

¹² Les résultats de la variable 26 font la somme des variables 22, 23, 24 et 25 (articles et pronoms *la* et *les*). Nous avons cumulé les données pour l'analyse statistique.

cations relativement à l'utilisation de variantes familières ou standard sur les ondes par rapport à l'utilisation qui en est faite dans d'autres situations de communication orale. Toutefois, ces comparaisons ne sont que des indications, puisque les situations de communication

qui ont servi à la collecte des données linguistiques, la méthodologie en général et le nombre de sujets sont différents d'une étude à l'autre. Les études québécoises (ou parfois ontariennes) qui ont été consultées sont les suivantes :

Deshaies-Lafontaine (1974)	60 locuteurs de la région de Trois-Rivières en situation d'entrevue individuelle;
Gagné et autres (1999)	420 élèves de 5 ^e primaire âgés de 10 ou 11 ans et 225 élèves de 3 ^e secondaire âgés de 13 et 14 ans, niveau socioéconomique « moyen », épreuves d'utilisation du français soutenu dans des situations formelles (discours mémorisé et non mémorisé);
Gervais et autres (2000)	285 étudiants issus de programmes de formation des enseignants de trois universités québécoises des régions de Montréal et de Trois-Rivières. Exposé préparé avec aide-mémoire ou entrevue se voulant formelle, avec consigne explicite d'utiliser un français « soigné »;
Kemp et autres (1980)	45 locuteurs montréalais, adultes, hommes ou femmes de toute appartenance sociale et de tout âge (corpus Sankoff-Cedergren). Entrevue individuelle se voulant informelle;
Ostiguy (1979)	100 locuteurs montréalais, adultes, hommes ou femmes de toute appartenance sociale et de tout âge (corpus Sankoff-Cedergren). Entrevue individuelle se voulant informelle;
Ostiguy et Gagné (2001)	7 étudiantes stagiaires de la région de Trois-Rivières se destinant à l'enseignement au primaire ou au secondaire. Leçon donnée en classe de primaire ou de secondaire dans le cadre d'un stage en enseignement;
Poplack et Walker (1986)	60 locuteurs de la région de Hull-Ottawa. Entrevue informelle;
Sankoff et Cedergren (1976)	120 locuteurs montréalais, adultes, hommes ou femmes de toute appartenance sociale et de tout âge (corpus Sankoff-Cedergren). Entrevue individuelle se voulant informelle;
Sankoff et Vincent (1977)	120 locuteurs montréalais, adultes, hommes ou femmes de toute appartenance sociale et de tout âge (corpus Sankoff-Cedergren). Entrevue individuelle se voulant informelle;
Santerre et Milo (1978)	32 locuteurs montréalais, adultes, hommes ou femmes de toute appartenance sociale et de tout groupe d'âge (corpus Sankoff-Cedergren). Entrevue individuelle se voulant informelle;
Tennant (1996)	36 locuteurs adolescents résidant à North Bay (19 locuteurs masculins et 17 féminins), dont 19 en douzième année et 17 en neuvième. Entrevue et lecture d'une liste de phrases.

Les recherches françaises sont les suivantes :

Ågren (1973)	langue parlée sur les ondes de la radio française dans trois types d'émissions déterminés selon leur degré de formalité;
Malécot (1975)	locuteurs appartenant à la classe moyenne cultivée participant à 50 « conversations naturelles » d'une durée de 30 minutes chacune;
Laks (1980)	étude portant sur l'usage langagier à Paris (cité par Poplack et Walker, 1986);
Ashbys (1981; 1984; 1988)	près de 100 locuteurs nés dans la ville de Tours, de tout âge et de toute appartenance sociale, en entrevue individuelle;
Lucci (1983)	langue parlée de 4 locuteurs scolarisés et de 4 locuteurs peu scolarisés et langue lue de 12 autres locuteurs dans différents types de situations : conférence, lecture, entrevue, conversation;
Encrevé (1988)	21 politiciens français dans des discours entendus dans les médias nationaux entre 1978 et 1981;
Moisset (1998)	2 jeunes femmes issues de la classe moyenne cultivée de Paris en conversation spontanée et très informelle.

5.3.1 Variantes familières les plus utilisées

Le tableau 7 montre que la probabilité qu'une variable linguistique apparaisse sous sa variante familière n'est pas la même pour toutes les variables. Les variantes familières plus fréquemment utilisées sont celles des variables (ɑ#), (ɔɪ), (øɪ), (wɑ#), (réduction de groupes de consonnes finaux), (il), (ils), (liaisons facultatives omises), (absence de *ne*) et (*je* + verbe). Les variantes familières des ces variables représentent plus de 82,7 % de toutes celles du corpus.

Le fait que ces variantes familières soient produites fréquemment pourrait suggérer qu'elles ne sont pas considérées comme des prononciations dévaluées socialement. Cela ne signifie pas, en revanche, que les variantes standard correspondantes ne soient pas largement préférées dans les émissions à caractère plus formel (type 1), ces dernières étant perçues comme des prononciations « prestigieuses » caractérisant une langue parlée de qualité.

(ɑ#)

La variante familière [ɔ] de la variable (ɑ#) figure parmi les plus fréquemment utilisées dans les émissions de types 2 et 3 (44 % et 64,7 %). Elle est relativement peu

entendue dans les émissions du type 1 (16 %), là où est entendue la variante standard [ɑ]. De toutes les variantes familières des variables de la grille, la variante [ɔ] est une des rares à être autant entendues dans des émissions du type 1. Les différences entre les taux d'utilisation de la variante familière en fonction du type d'émissions sont significatives.

L'analyse a fait ressortir deux variantes standard, soit [ɑ] et [a] (voir l'annexe 1). Les totaux figurant au tableau 8 montrent que la voyelle [ɑ] est celle qui est la plus fréquemment utilisée sur les ondes. Quant à la variante [a], on l'entend rarement et lorsqu'on l'entend il s'agit surtout d'émissions du type 1.

Tableau 8
Taux d'utilisation des variantes de la variable (ɑ#)

Type d'émissions	[ɔ]	[ɑ]	[a]
1	16	78,5	5,5
2	44	55,2	0,8
3	67,4	32	0,6
total	37,8	59,6	2,6

Les recherches sur les attitudes des Québécois ont montré que ces derniers jugent sévèrement la variante familière [ɔ] lorsqu'elle est entendue dans des situations où ils estiment que la langue doit être de qualité (Lappin, 1982; Tremblay, 1990). Les résultats obtenus dans la présente étude sont conformes à ces attitudes, la variante familière étant peu utilisée dans ce type de situations.

Les résultats de notre étude sont-ils différents de ceux obtenus dans d'autres études sur la langue parlée au Québec? Deshaies-Lafontaine (1974: 119) observe que tous ses sujets, quelle que soit leur appartenance sociale, utilisent presque uniquement la variante familière [ɔ] en situation informelle. En situation formelle, la variante [ɑ] est produite dans 44% des cas. Les résultats de l'étude exploratoire d'Ostiguy et Gagné (2001) révèlent chez sept étudiantes en situation d'enseignement un taux d'utilisation de la variante familière de 90%. Gagné et autres (1999), dans une recherche portant sur la langue parlée par des écoliers de 5^e primaire et de 3^e secondaire en situation formelle en contexte scolaire, observent des taux de production de la variante familière de 70% et de 92%. De ces comparaisons, il apparaît que la variante familière [ɔ] s'entend moins souvent sur les ondes que dans la langue parlée du public en général.

(wa#)

La variante familière [wɔ] de la variable (wa#) figure également parmi les plus fréquemment utilisées. Son taux d'apparition est cependant très faible dans les émissions du type 1 (4%), là où la variante standard [wa] domine, et est aussi relativement faible dans les émissions de type 2 (27,9% contre 82,6% dans le type 3). Les différences entre les taux d'utilisation dans les trois types d'émissions sont là aussi significatives.

(o:) et (ø:)

Les taux d'utilisation des variantes familières des variables linguistiques (o:) et (ø:), soit, respectivement, les variantes diphtonguées [o^u] et [ø^y], sont relativement élevés dans les émissions de types 2 et 3. Ces variantes s'entendent également dans les émissions de type 1,

mais dans une moindre mesure. Pour ce qui est de la variante familière de (o:), seules les différences entre les types 1 et 2 ainsi qu'entre les types 1 et 3 sont significatives. Quant à la variante familière de la variable (ø:), aucune des différences ne l'est. Ce résultat aurait pu être différent si le nombre d'occurrences avait été plus élevé.

Le fait que l'utilisation des variantes familières diphtonguées de ces deux variables donne lieu à une moins grande variation entre les types d'émissions suggère qu'elles sont moins stigmatisées que ne le serait, par exemple, la variante familière [a^o] de la variable (a:3). Dans l'étude de Santerre et autres (1985), on avait déjà remarqué que la majorité des Québécois n'entendent pas d'instabilité du timbre dans les variantes [o^u] et [ø^y] et font peu la différence entre ces dernières et les prononciations standard [o:] et [ø:]. Aussi beaucoup d'entre eux ne perçoivent pas les variantes [o^u] et [ø^y] comme des prononciations qui témoigneraient d'une langue de moins bonne qualité.

Toutefois, c'est la voyelle non diphtonguée qui domine dans la plupart des cas dans notre corpus. Il faut donc reconnaître que les personnalités des médias portent attention à cette caractéristique.

Réduction des groupes de consonnes finaux

La réduction des groupes de consonnes finaux (*table* prononcé « tab' », par exemple) fait partie des variantes familières qui ont été le plus souvent produites, avec des taux de 15,5%, 46,6% et 60,7% pour, respectivement, les émissions de types 1, 2 et 3. On constate de nouveau que les taux varient en fonction du niveau de formalité du type d'émissions. Seule la différence entre les taux obtenus pour les émissions de type 1 et de type 3 est significative.

L'étude de Kemp et autres (1980) avait révélé que les taux de réduction variaient chez un même individu selon que le groupe de consonnes était suivi d'un mot commençant par une voyelle (*une table ouverte*), une consonne (*une table fermée*) ou une pause (*une table*). Le tableau 9 montre que, dans notre corpus, les taux sont également, dans l'ordre, plus élevés lorsque le

groupe est suivi d'un mot commençant par une consonne (CC_C), d'une pause (CC#) et d'un mot commençant par une voyelle (CC_V). Cet ordre est relativement le même dans les trois types d'émissions.

Tableau 9
Taux de réduction des groupes
de consonnes finaux en fonction
du contexte linguistique

Type d'émissions	CC_V	CC_C	CC#
1	13,1	15,5	17,9
2	33,7	54,9	34,2
3	41,1	64,4	60,4
total	27,2	41,4	33,3

La comparaison des résultats de la recherche actuelle avec ceux d'autres recherches portant sur d'autres sous-groupes montre que l'utilisation des variantes familières est moins importante dans les productions des personnalités des médias, et ce, même dans les émissions de type 3.

Kemp et autres (1980: 30) déduisent de leurs observations que plus de 80 % de la population conserve moins de 10 % des groupes de consonnes finaux. Pour ce qui est de notre recherche, le taux de réduction, tous contextes confondus, est de 37,3 % (voir l'annexe 3: Classement des variables pour tous les types).

Pour le contexte (CC_C) plus particulièrement, les mêmes auteurs observent chez quatre locuteurs scolarisés de leur corpus un taux d'utilisation des variantes familières de 81 % (p. 19). Ce taux est aussi plus élevé que celui obtenu dans la présente recherche (tableau 9), puisque nous avons obtenu un taux de 41,4 %.

Les résultats de l'étude exploratoire d'Ostiguy et Gagné (2001), évoquée plus tôt, révèlent un taux d'utilisation de variantes familières de 74 % pour les contextes CC_V et CC# confondus. Pour ce qui est de notre recherche, le taux de réduction des deux contextes est d'environ 30 %. Les futures enseignantes ont donc produit plus de variantes familières que ne l'ont fait les personnalités de la télévision (tableau 9 et annexe 3).

Il en est de même pour les élèves de l'étude de Gagné et autres (1995: 90) qui obtiennent, en situation formelle n'ayant pas donné lieu à de la mémorisation, un taux de 51 % de variantes familières pour (CC_V) et de 93 % pour (CC_C), comparativement à 13,1 % et 15,5 % dans notre recherche. Les résultats de Gervais et autres (2000) portant sur la langue parlée de 285 futurs étudiants révèlent qu'ils ont utilisé la variante familière du contexte (CC_C) dans 83,2 % des cas. Ce taux est nettement supérieur à celui de la présente recherche, et ce, encore une fois, quel que soit le type d'émissions (voir le tableau 9). L'ensemble de ces résultats montre que les variantes familières des variables (CC_V), (CC_C) et (CC#) sont moins entendues sur les ondes que dans d'autres contextes où les Québécois prennent la parole.

(il) et (ils)

L'usage de la variante [i] pour (*il*) et (*ils*) est très répandu en langue parlée et ne serait pas vraiment lié au statut social des locuteurs (Ostiguy, 1979). Sans surprise, la variante [i] de (*il*) se retrouve parmi les variantes familières les plus souvent réalisées dans les émissions de types 2 (66,9 %) et 3 (81,7 %). Elle est même produite dans 20,1 % des cas dans les émissions de type 1. De même, la variante [i] de (*ils*) s'observe dans 70,8 % des cas dans les émissions de type 2 et dans 86,5 % des cas dans les émissions de type 3. Son taux d'utilisation dans les émissions de type 1 est de 14,5 %.

Comme pour les variables précédentes, les taux d'utilisation de la variante familière dépendent de la situation de communication (type 1 < type 2 < type 3): la différence d'utilisation entre les émissions de types 1 et 2 ainsi que celle entre les émissions des types 1 et 3 sont significatives. On peut constater qu'il y a un grand écart entre les taux d'utilisation des variantes standard [il] et [il(z)] et ceux de leur variante familière commune [i] suivant les types d'émissions. Il semble donc que les variantes standard soient plutôt le fait des émissions dont la langue est plus soutenue.

Nos résultats vont en partie dans le même sens que ceux des autres études. Gagné et autres (1999: 93)

trouvent 16 % de variantes familières pour (*il*) et 23 % pour (*ils*) en situation formelle ayant donné lieu, chez les élèves du primaire et du secondaire, à de la mémorisation. En ce qui concerne la situation n'ayant pas donné lieu à une mémorisation, les taux d'utilisation des variantes familières sont respectivement de 78 % et de 85 %. On constate que les taux obtenus en situation de mémorisation sont proches de ceux des émissions de type 1, ceux de la situation de non-mémorisation, près de ceux des émissions de type 3. Sur ce plan, les personnalités des médias des émissions de type 1 ont agi comme les élèves qui ont mémorisé leur message, ceux des émissions de types 2 et 3 comme les élèves qui n'ont pas mémorisé leur texte.

Sankoff et Cedergren (1976: 1104) obtiennent des taux d'utilisation des variantes familières de 89 % pour (*il*) et de 92 % pour (*ils*) dans le cadre d'une entrevue informelle; Poplack et Walker (1986), de 98 % et de 99 %, dans un même type de situation. On remarque encore une fois avec ces données que les taux de production des variantes familières s'apparentent à ceux que nous avons obtenus pour les émissions de type 3. Cependant, les taux obtenus dans notre recherche sont légèrement moins élevés.

La variante [i] est également entendue en français de France. Les travaux sur la langue parlée dans ce pays révèlent que les taux d'utilisation de cette variante diffèrent peu des taux obtenus dans la présente recherche¹³. Malécot (1975) constate que la variante familière est utilisée dans 75 % des cas dans son étude de la conversation « naturelle » des locuteurs appartenant à la classe moyenne cultivée de Paris. Laks (1980) trouve également environ 75 % de variantes familières dans sa recherche sur l'usage langagier à Paris. Enfin,

Ashbys (1988) observe un taux de 80 % de variantes familières dans le parler de Tours qui, selon une idée très répandue, est la ville où on parlerait le « meilleur » français.

Liaisons facultatives

La liaison facultative omise, variante considérée ici comme familière, est une des plus fréquemment utilisées par les lecteurs et les animateurs des émissions du type 1, avec un taux de 33,2 %. Toutefois, elle survient davantage dans les deux autres types d'émissions, soit avec des taux de 50,4 % et de 55,3 %. Les différences ne sont significatives que dans le cas des comparaisons entre les émissions de type 1 et les émissions de type 2 ou de type 3.

Bien que la liaison facultative, variante considérée ici comme standard, ne soit pas aussi souvent produite que certaines autres variantes standard (voir 5.3.2), elle est tout de même utilisée davantage dans les émissions de type 1. Cela suggère qu'elle jouit toujours d'un certain prestige, qu'elle est toujours associée aux contextes de prise de parole très formels.

La comparaison de nos données avec celles des études sur le français parlé en France révèle à nouveau des ressemblances. Malécot (1975) constate que les locuteurs de la classe moyenne cultivée de Paris omettent 46 % des liaisons facultatives dans la conversation « naturelle ». Même Encrevé (1988), qui analyse des discours politiques, situations pourtant très formelles, observe que de nombreux locuteurs produisent moins de 50 % des liaisons facultatives. Ågren (1973) a fait l'analyse d'émissions de la radio française, dont il distingue trois types selon leur degré de formalité. Il obtient presque les mêmes résultats que ceux obtenus ici (tableau 10).

¹³ Il faut cependant avoir à l'esprit qu'une telle comparaison n'est jamais sans équivoque, car la méthodologie de recherche et les critères d'analyse ne sont pas les mêmes.

Tableau 10
Taux de liaisons facultatives omises
dans la présente recherche et dans une recherche française (Ågren, 1973)

Type	Télévision québécoise	Radio française (Ågren, 1973)
1	33,2	29,8
2	50,4	44,3
3	55,3	61,7

La comparaison des taux obtenus dans la présente recherche avec ceux de recherches françaises met en évidence que les locuteurs des médias québécois ne font pas un usage plus grand des variantes familières que les sujets français cultivés ou intervenant dans les médias.

L'absence de la particule de négation *ne*
(absence de *ne*)

Les taux d'effacement du *ne* sont de 20,2% pour le type 1, de 64,3% pour le type 2 et de 78,8% pour le type 3. Les données des émissions du type 1 confirment que le *ne* constitue toujours une caractéristique d'une langue très soutenue, comme c'est le cas des variables (*il*) et (*ils*).

Le faible taux de 20,2% d'absence de *ne* que nous avons relevé dans les émissions de type 1 est sans doute attribuable aux particularités de la communication télévisuelle de ce type d'émissions qui, d'une part, laisse peu de place à une langue spontanée et qui, d'autre part, suppose une attention toute particulière portée au langage.

Les résultats de la présente recherche remettent ainsi en question l'idée que la particule *ne* est en voie de disparaître (Ashby, 1981; Daoust-Blais, 1976), du moins pour ce qui est de la prise de parole dans les émissions commandant l'usage d'une langue soutenue.

En dehors de la situation inhérente à celle des émissions de type 1, l'effacement de *ne* demeure plus courant. Gervais et autres (2000), par exemple, observent

un taux de 76,2 % de variantes familières dans les productions des futurs enseignants. Gagné et autres (1999) trouvent également des taux d'effacement de *ne* de 78 % et de 90 % chez des élèves respectivement du primaire et du secondaire ayant produit un exposé en classe sans mémorisation. Enfin, Sankoff et Vincent (1977) obtiennent, pour leur part, un taux de 96 % en situation d'entrevue se voulant informelle.

On remarquera, d'une part, que les taux de la variante familière obtenus dans les émissions de types 2 et 3 sont équivalents ou inférieurs à ceux obtenus dans les situations à caractère formel des études de Gervais et autres et Gagné et autres et, d'autre part, inférieurs à celui obtenu en situation informelle par Sankoff et Vincent. Cela suggère que l'adverbe *ne* continue tout de même à se maintenir dans les émissions à caractère plus ou moins informel présentées à la télévision.

Si nous comparons nos résultats à ceux des études portant sur le français de France, on constate que l'absence de *ne* est moins fréquente dans notre corpus, du moins pour ce qui est des émissions de type 1. En effet, Pohl obtient un taux d'effacement qui se situe entre 25 % et 35 % pour une situation formelle; Ashby, un taux de 65 % pour un même type de contexte. La situation est cependant relativement comparable si nous considérons maintenant les taux des émissions de types 2 et 3 et les taux obtenus par les chercheurs français en situation informelle.

Tableau 11
Taux d'absence de *ne*- Comparaison avec deux corpus français

Contexte	Télévision québécoise	Pohl (1975), Paris	Ashby (1981), Tours
Formel	20,2 (type 1)	25,0 – 35,0	65
Informel	78,8 (type 3)	69,0 – 86,2	84

Les données de notre étude remettent en cause l'opinion d'Ashby (1981) selon laquelle l'effacement du *ne* serait un phénomène plus courant au Québec qu'en France. Tout est question de style.

(je + verbe)

Dans cette étude, nous tenons pour standard la variante [ʒə]; pour non standard, le son [ʃ], variante assourdie de [ʒ] au contact de la consonne sourde commençant les formes verbales (*j'pense, j'crois*, etc.). Les taux de [ʒ] sont, pour les émissions de types 1, 2 et 3, respectivement, de 61,9%, de 53,2% et de 61,6%. On remarque que la variante [ʃ] n'apparaît pas plus souvent dans un type d'émissions que dans un autre. On peut se demander si la variante [ʒə] constitue toujours dans l'esprit des locuteurs une caractéristique d'une langue de qualité.

5.3.2 Variantes familières les moins utilisées

Les variantes familières des variables linguistiques (ɑ:\$), (ɑ:ʒ), (ε#), (-L), (wa#), (waC#), (wa\$), (wa:C) et (wa:\$) ont été très peu observées dans notre corpus, et cela, quel que soit le type d'émissions. Ils ne représentent que 2,6% de toutes les variantes familières. Pour certaines de ces variables linguistiques, les variantes familières ne sont même jamais réalisées, peu importe le type d'émission : c'est le cas des variables (wa:\$), (waC#) et (wa\$).

(ɑ:\$)

La variable (ɑ:\$) a comme variante familière [ɔ:] et comme variantes standard [ɑ:] et [a]. Les taux d'utilisation de la variante familière [ɔ:] sont de 0%, 4,3%

et 30% pour les émissions de types 1, 2 et 3 respectivement. Absente ou quasi absente de nos données dans les premier et deuxième types d'émissions, la variante familière s'entend un peu moins qu'une fois sur trois dans le troisième type.

Comme le nombre d'occurrences de cette variable est petit et la variabilité des données, grande, les taux ne nous donnent pas beaucoup de renseignements. Par exemple, les variantes familières ne sont entendues que dans 3 des 15 émissions du type 2 ainsi que dans 4 des 8 émissions du type 3. Le taux de 30% obtenu pour le type 3 ne repose ainsi que sur un petit nombre d'occurrences, et chez 4 locuteurs seulement.

Le fait que les locuteurs de notre corpus évitent la variante familière [ɔ:] de cette variable, y compris dans des émissions de types 2 et 3, met en évidence qu'elle est perçue comme une caractéristique d'une langue de moins bonne qualité. Déjà les études de Deshaies-Lafontaine (1974) et de Dumas (1987) soulignaient que la variable est socialement très marquée.

Des études portant sur d'autres sous-groupes font état de taux d'utilisation de la variante familière supérieurs à celui de notre recherche. Les sujets de l'étude d'Ostiguy et Gagné (2001), des stagiaires en enseignement animant une leçon en classe, ont obtenu un taux de 27% de variantes familières. Ceux de l'étude de Gagné et autres (1999), des élèves du primaire et du secondaire en tâche d'exposé, ont produit la variante [ɔ:] dans une proportion de 60% en discours non mémorisé et de 18% en discours mémorisé. On peut en conclure que la langue de la télévision fait moins entendre la variante familière [ɔ:] que d'autres types de situations.

Tableau 12
Taux d'utilisation des variantes
de la variable (a:\$)

Type d'émissions	[ɔ:]	[ɑ:]	[a]
1	0	82,1	17,9
2	4,3	78,4	17,3
3	30	55,3	14,7
total	8,3	74,7	17,0

Il est convenu que la variable (a:\$) possède deux variantes standard: [ɑ:] et [a]. Selon les données de notre corpus, l'une d'elle est de loin plus employée. Le tableau 12 montre qu'il s'agit de la variante [ɑ:].

(a:ɜ)

Dans tout l'ouest du Québec, (a:ɜ) fonctionne comme une variable linguistique, dont la variante familière est [a°ɜ] et les variantes standard, [a:ɜ] ou [ɑ:ɜ]. Cependant, la variante familière ne s'entend qu'une seule fois dans tout le corpus. L'absence de cette variante familière, y compris dans les émissions de type 3, suggère qu'elle est fortement stigmatisée et franchement perçue comme une prononciation de mauvaise qualité.

(wa#), (waC#), (wa\$), (wa:C) et (wa:\$) et (ɛ#)

Le parti de discuter dans un même paragraphe des variables (wa#), (waC#), (wa\$), (wa:C), (wa:\$) et (ɛ#) tient au fait qu'elles présentent dans les données un comportement relativement semblable. Aucune occurrence des variantes familières des variables (waC#), (wa\$) et (wa:\$) n'a été relevée dans tout le corpus. Pour ce qui est de la variable (wa#), les variantes familières ne se sont fait entendre que dans les émissions de types 2 et 3, et, dans chaque cas, rarement; pour (wa:C) les quelques attestations se limitent au type 3. Enfin, pour ce qui est de la variable (ɛ#), la variante familière [æ] s'observe dans les trois types d'émissions, mais très peu dans les émissions de types 1 et 2, et un peu plus dans les émissions de type 3.

¹⁴ Ces dernières études traitent séparément les articles et les pronoms *la* et *les*. Nous avons combiné leurs résultats pour permettre la comparaison avec nos propres données. Le chiffre de 35 % a donc une valeur approximative.

Ces observations rejoignent celles de Deshaies-Lafontaine (140) qui ne relève aucune attestation des variantes familières [we] et [wɛ] de la variable (wa\$) chez des gens cultivés. Pour ce qui est de la variable (ɛ#), elle a relevé très peu de variantes familières chez ces mêmes personnes. Ostiguy et Gagné (2001) observent également de très faibles taux de variantes familières des variables (wa:C) et (ɛ#), soit de 5 % dans chaque cas, dans des leçons en classe animées par des étudiantes stagiaires en enseignement. Leurs observations appuient celles de la présente étude et suggèrent que ces variantes familières sont sans doute fortement stigmatisées et évitées dès lors que la situation est le moins formelle.

(-L)

Les taux d'utilisation des variantes familières [a] et [e] des articles définis et des pronoms compléments préverbaux *la* et *les* (p. ex. *je vois la fille, je vois les hommes, je les veux, je la veux*) sont très faibles. Il y a tout de même une légère variation en fonction des types d'émissions (type 1: 1,4%; type 2: 3,3%; type 3: 12,2%), mais ce n'est que la différence entre les émissions de type 1 et de type 3 qui est significative. Lorsque les variantes familières sont utilisées, elles le sont surtout lorsque l'article fusionne avec les prépositions *dans*, *sur* et *à* (*dans la*: «dan»; *dans les*: «din»; *à la*: «a»; *sur la*: «sa», etc.).

Ces résultats correspondent à peu près à ceux de Tennant (1996: 125) qui observe des taux d'utilisation des variantes familières [a] et [e] de 1,8% en situation de lecture et de 15,5% en entrevue chez des locuteurs franco-ontariens.

En revanche, Ostiguy (1979) relève un taux de 41,6% en situation qui se voulait informelle; Poplack et Walker (1986), un taux d'environ 35% en pareille situation¹⁴. Ostiguy et Gagné (2001) observent, chez sept stagiaires en enseignement, un taux d'utilisation des variantes familières de 44% pour ce qui est des articles *la* et *les* en contact avec une préposition (*sur*, *à*,

dans) et de 4 % pour ce qui est des articles et des pronoms compléments dans les autres contextes.

Ce phénomène a été aussi observé par Ashby (1988) dans les entrevues qu'il a réalisées avec des locuteurs de la ville de Tours en France. Il observe un taux de variantes familières de 16 % pour tous les contextes linguistiques où les variantes familières peuvent être entendues.

En résumé, les personnalités des médias québécois ont produit moins de variantes familières que ne l'ont fait plusieurs groupes de locuteurs québécois ou français étudiés, et cela, quel que soit le type d'émissions dans lequel ils étaient lecteurs ou animateurs.

5.3.3 Variantes familières moyennement utilisées

Les variantes familières de cette catégorie sont celles des variables (ɑ:], (ɛ:], (ɔ:]R), (œ:]R), de celles dites (réduction des groupes de consonnes à l'intérieur du mot) et (fusion vocalique), ainsi que des variables (*elle*) et (*elles*). Elles représentent 14,7 % de toutes les variantes familières du corpus.

(ɑ:], (ɛ:], (ɔ:]R), (œ:]R)

Les variantes familières des variables linguistiques (ɑ:], (ɛ:], (ɔ:]R) et (œ:]R) se présentent sous la forme de voyelles diphtonguées. En pourcentage, ces dernières

ont été moins produites par les sujets de l'étude que les variantes familières diphtonguées des variables (o:] et (ø:]).

Les observations de Lappin (1982) et de Tremblay (1990), portant sur les attitudes des Québécois à l'égard de la langue parlée, montrent que, dans la population québécoise, la diphtongaison est perçue comme une prononciation de moins bonne qualité. Les taux d'utilisation obtenus dans la présente étude soutiennent cette idée, les variantes diphtonguées étant relativement peu produites, y compris dans les émissions de type 3, là où on pouvait s'attendre à en entendre plus souvent : pour (ɑ:], (ɛ:], (ɔ:]R) et (œ:]R), on relève, respectivement, des taux de 26,8 %, 28,4 %, 23,4 % et 44,4 %.

En situation qui se voulait informelle, Santerre et Milo (1978) observent, sous l'accent primaire, des taux de 46 %, 54 %, 33 % et 49 % pour (ɑ:], (ɛ:], (ɔ:]R) et (œ:]R) respectivement. Ostiguy et Gagné (2001) relèvent, dans l'ordre, des taux d'utilisation des variantes familières de 25 %, 68 %, 71 % et 83 % chez les stagiaires dont ils ont étudié la langue parlée en situation d'enseignement. Les résultats des deux études sont plus élevés que ceux qui ont été constatés dans la langue parlée des personnalités des médias. Qui plus est, la plupart des voyelles prononcées par les personnalités des médias présentent une diphtongaison qu'on peut qualifier de « faible profondeur » (tableau 13 à 16).

Tableau 13 : (ɑ:]

Type d'émissions	faible profondeur [a ^o]	forte profondeur [a ^o]	[ɑ:]	[a:]
1	2	0	98	0
2	7,5	0	89,7	2,8
3	22,8	4	67,5	5,7
total	8,6	0,8	88,3	2,3

Tableau 14 : (ɛ:)

Type d'émissions	faible profondeur [a ^ɛ]	forte profondeur [a ^ɛ]	[ɛ:]
1	3,6	0,8	95,6
2	10,3	3,4	86,3
3	17,1	11,3	71,6
total	9,1	4	86,9

Tableau 15 : (ɔ:R)

Type d'émissions	faible profondeur [a ^ɔ]	forte profondeur [a ^ɔ]	[ɔ:R]
1	4,2	0	95,8
2	17,7	0	82,3
3	23,4	0	76,6
total	13,5	0	86,5

Tableau 16 : (œ:R)

Type d'émissions	faible profondeur [a ^œ]	forte profondeur [a ^œ]	[œ:R]
1	7	0	93
2	18,4	1	80,6
3	37,8	6,6	55,6
total	18	1,7	80,3

Ces données, si on tient compte de celles concernant d'autres sous-groupes, montrent que les animateurs et les lecteurs de nouvelles sont conscients de la valeur stylistique négative des variantes diphtonguées et évitent d'en faire trop usage. Cette tendance est particulièrement claire dans le cas des personnalités intervenant dans les émissions de type 1, et l'est aussi chez les animateurs des émissions de type 2. De plus, lorsque les personnalités des émissions de type 3 en produisent, elles sont surtout de faible profondeur.

(Réduction des groupes de consonnes à l'intérieur du mot) et (fusion vocalique)

Il n'existe aucune étude portant sur les deux phénomènes que sont la réduction des groupes de consonnes à l'intérieur du mot (*pluie* > p'uite) et la fusion vocalique (par ex.: *puis on a été* > pon a été) qui montre que l'usage de leurs variantes familières est en lien avec la situation de communication ou avec l'appartenance sociale des locuteurs. Celles qui existent sont descriptives et présentent les variantes résultant de ces

phénomènes comme des caractéristiques du français familier (Dumas, 1974a).

Les données de la présente étude montrent clairement que la probabilité que les variantes familières soient produites varie en fonction des types d'émissions: type 1: réduction 2,5 %, fusion 3,9 %; type 2: réduction 12,6 %, fusion 12,7 %; type 3: réduction 26,7 %, fusion 26,8 %.

Pour ce qui est de la réduction, seule la différence entre les émissions des types 1 et 3 est significative; quant à la fusion, toutes les différences le sont. Comme la plupart des caractéristiques étudiées dans la présente étude, ces deux phénomènes sont en lien avec la formalité de l'émission. Toutefois, ce sont les variantes standard qui sont largement préférées, les taux d'utilisation des variantes familières (groupes de consonnes réduits et voyelles fusionnées) les plus élevés, observés dans les émissions de type 3, ne dépassant pas 27 %. Les variantes familières semblent donc perçues négativement, sans pourtant être évitées au même degré que celles des variables discutées dans le chapitre 5.3.2.

(elle) et (elles)

Dans les ouvrages de référence, l'étude des variantes familières de la variable (*elle*), soit «a», «al», [ɛ] («è» *commence*) et [ɛ:] («è» *partie*), et de la variable (*elles*), soit «i» ou [iz] (suivi d'un mot commençant par une voyelle), s'effectue souvent en même temps que celle des variantes des variables (*il*) («i») et (*ils*) («i», ou [iz]). Pourtant, leur comportement est tout à fait différent, le taux de variantes familières de (*elle*) et (*elles*) étant plus bas.

En ce qui concerne les taux d'utilisation des variantes familières et standard de la variable (*elles*), le corpus fournit peu de données. La variable n'apparaît pas une seule fois dans les émissions de type 3 et dans une seule émission de type 2. Quoique le nombre d'occurrences de la variable (*elle*) soit également très bas, la variation entre les types d'émissions apparaît clairement.

Comme cela a déjà été observé pour d'autres variables, le pourcentage des variantes familières dans les émis-

sions de type 3, là où il est de loin le plus élevé, reste bien au-dessous de celui observé dans d'autres travaux. Ostiguy (1979) ainsi que Poplack et Walker (1986) trouvent, respectivement, des taux d'utilisation des variantes familières de la variable (*elle*) de 93,5 % et de 84 % dans une situation d'entrevue qui se voulait informelle. Ostiguy et Gagné (2001), chez les stagiaires en situation d'enseignement, relèvent un taux de production des variantes familières de 73 %. Gagné et autres (1999) trouvent un taux de 75 % dans des exposés non mémorisés d'élèves du primaire et du secondaire.

6 Conclusion

La recherche présentée visait à vérifier le bien-fondé des perceptions négatives quant à la qualité de la langue utilisée à la télévision francophone du Québec. L'objectif principal de l'étude était de fournir une description objective de l'usage langagier à la télévision, pour ce qui est d'un ensemble de prononciations, afin de vérifier dans quelle mesure la télévision québécoise diffuse un modèle du français standard. Pour ce faire, nous avons d'abord établi la fréquence, dans le corpus que nous avons constitué, de l'utilisation de variantes familières d'un ensemble de variables sociophonétiques (phonologiques et morphologiques) révélées dans des recherches descriptives et sociolinguistiques sur le français parlé au Québec. De façon à tenir compte du fait que, dans nos sociétés, la langue varie en fonction des situations, nous avons pris le parti de vérifier s'il existe des différences significatives entre les taux d'emploi des variantes familières selon les types d'émissions. Ces types ont été définis en fonction de leur formalité sur l'axe « formel » – « moins formel » – « informel ».

Nous avons également vérifié s'il existe une relation entre les chaînes de télévision, publiques et privées, et les taux d'utilisation des variantes familières. Enfin, nous avons examiné comment se répartissent les variables linguistiques selon que leurs variantes familières et standard respectives ont été plus ou moins utilisées, d'abord de façon générale, ensuite selon la formalité du type d'émissions. Nous croyons que ces observations fournissent de l'information, au moyen de l'usage lui-

même, sur les attitudes qu'entretiennent les personnalités des médias à l'égard des ces variantes.

Taux d'utilisation des variantes familières et niveau de formalité des émissions

Les résultats montrent que l'utilisation des variantes familières des variables phonologiques et morphologiques considérées diminue avec un degré de formalité croissant. La variation situationnelle, comme elle a été décrite par les travaux en sociolinguistique, s'observe donc aussi sur les ondes, en fonction de types d'émissions.

Le taux de variantes familières dans les émissions du type 1 est très bas, soit de 10 % : ces émissions diffusent donc un français standard, du moins tel que la grille d'analyse de la présente étude le définit. Il faut cependant reconnaître que nous ne disposons d'aucune étude permettant de déterminer un seuil à partir duquel le nombre de variantes familières serait susceptible de provoquer des réactions négatives chez les auditeurs.

Dans les émissions de type 3, qui ont un caractère informel, le taux d'utilisation de variantes familières est plus élevé (43,3 %). Toutefois, si on considère chacune des variables linguistiques, on constate que les taux d'emploi de leurs variantes familières sont chaque fois moins importants qu'ils ne le sont dans les autres études qui ont porté sur les conduites linguistiques de locuteurs s'exprimant dans des situations de communication autant informelles que formelles. Cela pourrait être interprété, chez les personnalités de ce type d'émissions, comme un compromis entre la volonté de faire entendre un usage qui ne se veut pas incorrect et celle d'employer une langue qui reflète la réalité culturelle et linguistique.

Taux d'utilisation des variantes familières selon les chaînes publiques et privées

Les résultats montrent également qu'il n'y a pas de différence entre les chaînes publiques et les chaînes privées quant à la production des variantes familières des variables sociophonétiques figurant dans la grille d'analyse, et cela, quel que soit le niveau de formalité

de l'émission. Les perceptions de certains commentateurs selon lesquelles la langue des chaînes publiques serait de meilleure qualité ne sont donc pas vérifiées, du moins pour ce qui est des prononciations à l'étude. Rochette et Bédard (1984) avaient constaté l'existence de telles différences entre les chaînes privées et les chaînes publiques. Toutefois, dans leur étude, ces différences semblent attribuables à leur corpus qui présente un déséquilibre entre les types d'animateurs. On y trouve, en effet, un plus grand nombre de *disc-jockeys* pour ce qui est des chaînes privées (p. 74).

Synthèse des observations concernant chaque variable

Nous avons également examiné comment se répartissent en fréquences d'occurrences les variantes familières et standard des variables sociophonétiques à l'étude.

Nous avons d'abord constaté que la probabilité qu'une variable linguistique apparaisse dans sa réalisation familière n'est pas la même pour toutes les variables. Ces observations correspondent largement à nos attentes. Pour ce qui est des variantes familières fréquemment utilisées, des études sociolinguistiques ont déjà indiqué qu'elles font de moins en moins l'objet d'une dévaluation sociale et que leur usage a tendance à se généraliser à travers différents groupes sociaux (voir l'annexe 1). Le fait que ces variantes familières sont plus souvent employées que d'autres semble confirmer cette tendance.

Toutefois, les résultats laissent tout de même apparaître une variation en fonction du degré de formalité de la situation de communication. Si les différences entre les émissions des types 1 et 3 sont presque toujours significatives, elles le sont rarement entre celles des types 2 et 3. Cela, à notre avis, démontre que l'utilisation des variantes familières n'oppose plus maintenant que les situations de communication fortement contrastées sur le plan de la formalité. En effet, dans les émissions à caractère formel, ce sont presque toujours les variantes standard qui sont entendues. Cette observation suggère que ces variantes sont clairement tenues pour caractéristiques de la langue soignée.

On pourrait aussi conclure des résultats des études sociolinguistiques que l'apparition de certaines variantes familières, notamment celles qui ont été fréquemment utilisées dans notre corpus, pourrait être devenue chose courante dans plusieurs situations formelles. L'usage des variantes soutenues en serait venu à constituer une valeur ajoutée. Dans cette perspective, la présence de ces variantes familières dans notre corpus n'étonne pas puisqu'elles sont peu indicatives d'une langue de mauvaise qualité, du moins pour la population en général. Toutefois, l'apparition dans le discours des variantes standard qui leur correspondent contribuerait à donner l'impression que la langue est de grande qualité. C'est le cas avec l'usage des variantes « *il* » et « *ils* » ou de quelques liaisons facultatives. En revanche, la présence d'autres variantes familières, comme celles qui ont été peu observées dans notre corpus, telle la diphthongaison, est susceptible d'entraîner un jugement négatif, même si le nombre d'occurrences de ces variantes est bas, voire très bas.

Les résultats des recherches sociolinguistiques françaises ont révélé indirectement que les variantes familières plus fréquemment utilisées dans notre corpus sont aussi, pour la plupart, celles qui caractérisent le registre familier du français de France. Nous avons comparé les résultats relatifs à la réduction des groupes de consonnes finaux, à l'absence de la consonne *l* des pronoms sujets *il* et *ils*, aux liaisons facultatives omises et à l'absence de *ne* et avons trouvé que leurs taux d'utilisation dans notre corpus ne diffèrent guère de ceux constatés dans des corpus français.

Ces observations laissent entendre que le français de France joue toujours un rôle dans l'évaluation que les Québécois font de certaines variantes familières. Cette hypothèse trouve appui dans les faibles taux d'utilisation de variantes familières exclusivement québécoises, c'est-à-dire qui ne s'entendent pas en français familier de France, dont, entre autres, *oi* prononcé [we] (*moi/moê*), le son [ɛ] en final de mot prononcé [æ] (*jamais*/[zamæ]), la diphthongaison de la voyelle *a* dans la finale [a:ɜ] (*garage, lavage*). En effet, ces variantes, qui ne s'observent aujourd'hui au Québec que dans les si-

tuations les plus informelles ou dans l'usage linguistique de certaines personnes issues de milieux ruraux ou populaires, apparaissent très rarement ou pas du tout dans le corpus. Ces variantes sont à ce point stigmatisées qu'elles sont évitées par tous les animateurs, y compris par ceux qui font un plus grand usage de la langue familière. Il faudrait donc nuancer l'idée selon laquelle la langue des émissions québécoises, pour ce qui est de la prononciation, est de mauvaise qualité. En effet, les variantes familières que le français québécois partage avec celui de France, et qui semblent ne pas être dévaluées socialement par les Québécois eux-mêmes, représentent plus de 80 % de toutes les variantes familières du corpus.

Toutefois, on ne doit pas en déduire qu'il y a un alignement général sur le français de France. Lorsqu'il existe une variante standard propre au français québécois à côté d'une variante standard du français de France, c'est la première qui est largement préférée ([ɑ] vs [a]). On observe aussi, particulièrement dans la langue des animateurs d'émissions de variétés, une stabilité d'autres variantes familières québécoises : [ɔ] au lieu de [ɑ] et [wɔ] au lieu de [wa] en finale de mot, [o^u] pour [o:] et [ø^y] pour [ø:]. Leur stabilité renvoie à l'existence de normes cachées, c'est-à-dire à un prestige voilé attribué à certaines formes non standard. L'utilisation de ces formes contribue à souligner l'identité québécoise et empêche la norme prescriptive de s'imposer entièrement. Par exemple, il a déjà été démontré que les diphthongues [o^u] et [ø^y] ne sont pas perçues par la majorité des gens et apparaissent plutôt neutres. Elles ne feraient donc pas l'objet d'une évaluation défavorable.

Il se peut que les variantes familières moins fréquentes dans la langue des personnalités de la télévision soient considérées par ces dernières comme des prononciations caractéristiques d'une langue de moins bonne qualité. Ces locuteurs éviteraient leur utilisation de crainte d'être jugés trop négativement. À l'inverse, les variantes familières plus utilisées ne seraient pas tenues par ces mêmes personnes pour des prononciations qui seraient « mauvaises », à éviter absolument. Leur présence aurait

donc pour effet de réduire la distance entre la télévision et la réalité québécoise.

L'ordre des variables selon que leurs variantes familières ont été fréquemment et peu utilisées est le même que celui obtenu dans d'autres recherches de ce type. Cela met en évidence la stabilité et la régularité de la variation linguistique du français québécois. Par contre, on constate que les taux d'utilisation des variantes familières les plus élevés, observés dans des émissions de divertissement (type 3), sont chaque fois moins élevés que ceux que les recherches descriptives ou sociolinguistiques ont notés chez des locuteurs tout-venant (corpus Sankoff-Cedergren, corpus Hull-Ottawa, etc.) ou chez des locuteurs appartenant à des sous-groupes (stagiaires en enseignement, futurs enseignants, enfants et adolescents en situation d'exposé évalué en classe). On peut conclure à partir de ces comparaisons que la langue parlée de la télévision, même la moins châtiée, laisse entendre moins de variantes familières que dans la population en général, du moins pour ce qui est des variables phonétiques étudiées.

Les locuteurs semblent donc être conscients de leur rôle de modèle en matière linguistique et montrent une certaine sensibilité aux variantes de registre. Ils s'adaptent à la situation de communication et évitent d'employer des variantes familières très marquées, même dans les émissions du type 3. À ce titre, il ne serait pas vrai que « [...] tous ces gens sentent inconsciemment qu'ils peuvent parler n'importe comment à la télévision » (Courtemanche, 1997 : 59).

Nos observations ne remettent pas en cause les critiques dénonçant l'utilisation de la langue familière sur les ondes. Des prononciations appartenant à la langue familière sont bel et bien entendues, et leurs fréquences sont parfois élevées. Toutefois, elles y sont moins entendues qu'on voudrait le laisser croire. De plus, il faut reconnaître que les variantes familières sont peu ou pas entendues dès lors que le niveau de formalité de l'émission de télévision augmente.

Il pourrait en être autrement si on considérait la maîtrise de la morphosyntaxe du français standard ou celle

du lexique par les personnalités des médias (Maurais, 2005). Il en serait peut-être autrement si on tenait compte aussi d'aspects pragmatiques et discursifs ou si on étudiait l'habileté générale des animateurs à communiquer, c'est-à-dire à transmettre un message clair et à susciter l'intérêt des spectateurs. Toutefois, il se peut aussi que d'autres aspects non langagiers puissent influencer sur la perception qu'a le public de la langue à la télévision.

Quelques pistes d'explication au-delà de l'analyse linguistique : limites de la présente recherche

Comme on l'a vu, l'analyse des variables linguistiques de notre grille ne suffit pas à justifier les perceptions négatives à l'égard du français utilisé à l'antenne. Comment expliquer alors l'écart entre ce que nous apprennent les données linguistiques objectives et la perception des commentateurs et du public selon laquelle la langue parlée à la télévision est de moins en moins de bonne qualité? Des recherches étudiant aussi des aspects non linguistiques devront être réalisées pour comprendre ce phénomène.

Pour illustrer en quoi la perception du public peut être faussée, on peut évoquer le préjugé selon lequel la langue parlée de la SRC serait de meilleure qualité que celle des autres chaînes. Les études en communication ont démontré que la télévision publique et la télévision privée tendent de plus en plus à se ressembler à tous les niveaux (Jean et autres, 1985 : 200). Nos résultats sur l'usage linguistique vont dans ce sens. De même, Rochette et Bédard (1984 : 74) évoquent la grande mobilité de ces professionnels d'une station à l'autre, qui a pour effet que « la langue n'est pas plus déplorable chez les uns que chez les autres ». Pourtant, le public dit percevoir une différence entre ces types de chaînes. C'est que, selon ces études, le public préfère la SRC pour des émissions correspondant, dans notre recherche, au type 1, tandis qu'il choisit TVA ou TQS pour des émissions correspondant au type 3. En conséquence, il en vient à comparer, inconsciemment, les émissions de type 1 diffusées par la SRC aux émissions de type 3 présentées à TVA et à TQS. Ainsi, le public établirait

son jugement à l'égard de la télévision privée sur des éléments non comparables.

Par contre, la perception des téléspectateurs n'est pas toujours fautive. Bien que les résultats de la présente recherche démontrent que tous les registres sont entendus dans les différents types d'émissions, ils ne sont pas autant exposés à la langue standard qu'ils ne le sont à la langue familière. Dans les recherches en communication, on a montré que ce sont surtout des émissions de variétés (type 3) et des films qui sont diffusés pendant les heures de grande écoute (Tremblay et Lacroix, 1995 : 181). En effet, 80 % des émissions de variétés y sont présentées, aussi bien sur la chaîne de la SRC que sur celles de TVA et de TQS (Trudel, 1992 : 51). C'est aussi le type d'émissions qui possède la plus haute cote d'écoute et qui domine l'ensemble de la programmation (Martin et Proulx, 1995 : 96). Ainsi, d'après Tremblay et Harvey (1991 : 59-60), la proportion d'émissions informatives est passée de 40 % en 1982 à 29 % en 1989. Cette proportion aurait même atteint 22 % aux heures de grande écoute. Cette tendance à la baisse semble se poursuivre.

La télévision continue à remplir sa fonction d'information, mais d'une façon différente. Depuis un certain temps, on présente aussi l'information d'une manière divertissante, afin de plaire au public qui veut surtout se détendre devant le téléviseur (Caron-Bouchard et Simard, 1985). On parle d'une « hybridation des genres » (Martin et Proulx, 1995) ou de la formation d'un nouveau type d'émissions, l'actualité-spectacle (Trudel, 1992 : 84), qui essaie de satisfaire le désir du public de lier l'information et le divertissement. En général, on peut dire que ce nouveau type d'émission, qui prend de plus en plus la place des émissions informatives traditionnelles, correspond plus ou moins au type 2 de la présente recherche.

Ce faisant, le public est soumis davantage à l'écoute du français familier, d'abord parce que les émissions à caractère informel (type 3) dominent pendant les heures de grande écoute, dans l'ensemble de la programmation et dans les cotes d'écoute, ensuite parce que les émissions de type 2, à caractère plus ou moins formel, sont en train de remplacer progressivement les émissions de type 1. Dans ce contexte, on peut conclure que la télévision fait de plus en plus entendre un français familier.

Cependant, on ne saurait dire sans nuance que les personnalités de la télévision qui interviennent dans les émissions des types 2 et 3 montrent un laisser-aller : elles ne font que reproduire l'usage selon lequel il est normal d'utiliser des variantes familières dans les situations informelles de prise de parole. Rappelons tout de même que les taux d'utilisation des variantes familières dans les émissions de ce type sont inférieurs à ceux constatés dans les interactions quotidiennes. Cette moindre utilisation pourrait être interprétée comme un compromis entre le désir d'employer une langue qui ne soit pas trop de mauvaise qualité et celui d'en employer une qui reflète la réalité culturelle et linguistique d'une manière crédible.

Dans cette perspective, le problème de la qualité de la langue à la télévision québécoise est davantage imputable à la « télévision » elle-même qui accorde peu de place aux émissions à caractère formel. Les programmeurs, de leur côté, ne font que répondre aux demandes d'un public qui préfère une programmation plus « légère ». Ces quelques observations, dépassant le cadre prévu de notre recherche, montrent que la compréhension du problème exige une approche interdisciplinaire plutôt qu'une approche simplement linguistique.

Bibliographie

ÅGREN, John (1973). *Études sur quelques liaisons facultatives dans le français de conversation radiophonique. Fréquence et facteurs*. *Studia romanica upsaliensia*, 10. Uppsala.

ALLEMAN, Laëtitia et Jean-Michel OUILLO (2000). *Les médias*, Paris, Les Guides de l'étudiant.

AMERINGEN, Arie van et Henrietta CEDERGREN (1981). «Observations sur la liaison en français de Montréal», dans David Sankoff et Henrietta Cedergren (dirs), *Variation omnibus*, Edmonton, Linguistic Research Inc., p. 141-149.

ARCHAMBAULT, Arianne et Myriam MAGNAN, (2001). *La qualité de la langue dans les domaines de l'enseignement, de l'administration, des médias et de la publicité. Inventaire des préoccupations*, Publications du Conseil, Coll. «Notes et documents», n° 15. Accessible en ligne : www.clf.gouv.qc.ca/PubC115/C115ch1a.html.

ARGOD-DUTARD, Françoise (1996). *Éléments de phonétique appliquée*, Paris, Armand Colin.

ASHBY, William (1981). «The loss of negative particle *ne* in French: a syntactic change in progress», *Language*, vol. 57, n° 3, p. 674-687.

ASHBY, William (1984). «The Elision of /l/ in Modern French», *Romanitas: Studies in Romance Linguistics – Michigan Romance Studies*, n° 4, p. 1-16.

ASHBY, William (1988). «Français du Canada/français de France: divergence et convergence», *The French Review*, vol. 61, n° 5, p. 693-702.

Association québécoise des professeurs et professeures de français (1977). «Le congrès du dixième anniversaire. Les résolutions de l'Assemblée générale», *Québec français*, n° 28, p. 10-12.

BALLE, Francis (2000). *Les Médias*, Paris, Flammarion.

BELLEFEUILLE, Johanne de (1998). «Comme dans la vie», *Infolangue*, vol. 2, n° 2, p. 12-13.

BELLENGER, Lionel (2000). *Du bon usage des médias. Vers une nécessaire remise en cause*, Issy-les-Moulineaux, Éditions Stratégies.

BERTRAND, Guy (1998). «Micro oblige», *Infolangue. Les médias sans peur et sans reproches? Réflexions et critiques*, vol. 2, n° 2. p. 18-19.

BLANCHE-BENVENISTE, Claire et Colette JEANJEAN (1987). *Le français parlé: transcription et édition*, Paris, Didier Érudition.

BLANCHE-BENVENISTE, Claire (1997). *Approches de la langue parlée en français*, Paris, Ophrys.

BLOM, Jan-Petter et John J. GUMPERZ (1972). «Social meaning in linguistic structure: Code-switching in Norway», dans John J. Gumperz et Dell Hymes (dirs), *Directions in sociolinguistics*, New York, Holt, Rinehart & Winston, p. 407-437.

BOUCHARD, Pierre et Jacques MAURAS (2001). «Norme et médias. Les opinions de la population québécoise», *Terminogramme. Norme et médias*, n° 97-98, Québec, Les publications du Québec, p. 111-126.

BOURDIEU, Pierre (1982). *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard.

BOURDON, Jérôme et François JOST (dirs) (1998). *Penser la télévision*, Actes du colloque de Cerisy, Paris, Nathan.

BRUNELLE, Anne et Claude TOUSIGNANT (1981). «L'autocorrection chez un sujet montréalais: étude quantitative», dans David Sankoff et Henrietta Cedergren (dirs), *Variation Omnibus*, Edmonton, Linguistic Research Inc., p. 25-32.

CARON-BOUCHARD, Monique et Gisèle SIMARD (1985). *Les goûts et les besoins des téléspectateurs: compte rendu des consultations de groupes de téléspectateurs*, Étude réalisée dans le cadre du rapport sur l'avenir de la télévision francophone, Québec, Gouvernement du Québec.

- CEDERGREN, Henrietta J., Jean CLERMONT et Francine CÔTÉ (1981). «Le facteur temps et deux diphtongues du français montréalais», dans David Sankoff et Henrietta Cedergren (dirs), *Variation Omnibus*, Edmonton, Linguistic Research Inc., p. 169-176.
- CHAMBERS, Jack et Peter TRUDGILL (1980). *Dialectology*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CHIASSON-LAVOIE, Michèle et Suzanne LABERGE (1971). «Attitudes face au français parlé à Montréal et degrés de conscience de variables linguistiques», dans Regna Darnell (dir.), *Linguistic Diversity*, Edmonton, Linguistic Research Inc., p. 89-126.
- COURTEMANCHE, Gil (1997). «Parle mal, mal, mal», *L'Actualité*, 1^{er} septembre 1997, p. 55-59.
- D'ANGLEJAN, Alison et Richard TUCKER (1973). «Sociolinguistic correlates of speech style in Québec», dans Roger W. Shuy et Ralph W. Fasold (dirs), *Language Attitudes: Current Trends and Prospects*, Washington, Georgetown University Press, p. 1-27.
- DAOUST-BLAIS, Denise (1976). «Étude de quelques constructions syntaxiques du parler français de Montréal: quantificateur et négation», dans Marcel Boudreault (dir.), *Actes du XIII^e congrès international de linguistique et de philologie romanes*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 1119-1132.
- DELATTRE, Pierre (1966). *Studies in French and Comparative Phonetics*, Paris, Mouton.
- DESAULNIERS, Jean-Pierre (1982). *La télévision en vrac: essai sur le triste spectacle*, Montréal, Saint-Martin.
- DESHAIES-LAFONTAINE, Denise (1974). *A Socio-Phonetic Study of a Québec French Community: Trois-Rivières*, Thèse de doctorat, University College, London.
- DUBUC, Robert (1990). «Le Comité de linguistique de Radio-Canada», *Dix études portant sur l'aménagement de la langue au Québec*, Québec, Éditeur officiel, p. 131-153.
- DULONG, Gaston et Gaston BERGERON (1980). *Le parler populaire du Québec et de ses régions voisines (Atlas linguistique de l'Est du Canada)*, Québec, Éditeur officiel.
- DUMAS, Denis (1974a). «La fusion vocalique en français québécois», *Recherches linguistiques à Montréal*, n° 2, p. 23-50.
- DUMAS, Denis (1974b). «Durée vocalique et diphtongaison en français québécois», *Cahier de linguistique*, 4. *Le français de la région de Montréal. Aspects phonétique et phonologique*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, p. 13-55.
- DUMAS, Denis (1981). «Structure de la diphtongaison québécoise», *Revue canadienne de linguistique*, n° 26, p. 1-61.
- DUMAS, Denis (1984). «Les fonctions linguistiques de la télévision», dans Michel Amyot (dir.), *Les activités socio-économiques et le français au Québec*, Actes du congrès Langue et société au Québec, tome I, Éditeur officiel, p. 234-238.
- DUMAS, Denis (1987). *Nos façons de parler. Les prononciations en français québécois*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- ENCREVÉ, Pierre (1988). *La liaison avec ou sans enchaînement. Phonologie tridimensionnelle et usages du français*, Paris, Éditions du Seuil.
- ENCREVÉ, Pierre (1995). «La "qualité de la langue": une question de politique linguistique?», dans Jean-Michel Éloy (dir.), *La qualité de la langue? Le cas du français*, Paris, Champion.
- FERGUSON, George A. (1981). *Statistical Analysis in Psychology and Education*, Mc Graw-Hill Book Company.
- FRANÇOIS, Denise (1974). *Français parlé. Analyse des unités phoniques et significatives d'un corpus recueilli dans la région parisienne*, Paris, SELAF.
- GADET, Françoise (1996). *Le français ordinaire*, Paris, Armand Colin.
- GADET, Françoise (1998). «Cette dimension de variation que l'on sait nommer», dans Ulrich Ammon, Klaus J. Mattheier et Peter H. Nelde (dirs), *Variationslinguistik. Sociolinguistica. Internationales Jahrbuch für Europäische Soziolinguistik*, 12, Tübingen, Niemeyer Verlag, p. 55-71.

- GAGNÉ, Gilles, Luc OSTIGUY et Roger LAZURE (1995). «Les variables en relation avec l'utilisation du français oral soutenu en situation de communication formelle chez des élèves québécois du primaire et du secondaire», dans Robert Fournier et Henri Wittmann (dirs), *Le français des Amériques. Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée*, 12, Trois-Rivières, Presses Universitaires de Trois-Rivières, p. 65-97.
- GAGNÉ, Gilles, Luc OSTIGUY, Louis LAURENCELLE et Roger LAZURE (1999). *Recherche didactique sur l'utilisation de variantes phoniques du français oral soutenu chez des élèves québécois*, Université de Montréal, Département de didactique.
- GAATONE, David (1971). *Étude descriptive du système de la négation en français contemporain*, Genève, Droz.
- GAUTHIER, Pierre et Thomas LAVOIE (dirs) (1995). *Français de France et français du Canada. Les parlers de l'Ouest de la France, du Québec et de l'Acadie*, Lyon/Paris, Centre d'études linguistiques Jacques Goudet/Kliencksieck, Série dialectologie 3.
- GENDRON, Jean-Denis (1966). *Tendances phonétiques du français parlé au Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- GERVAIS, F., L. OSTIGUY, C. HOPPER, M. LEBRUN et C. PRÉFONTAINE (2000), *Aspects du français oral des futurs enseignants: une étude exploratoire*, Québec, Conseil de la langue française.
- GOSSELIN, Robert (1994). «Le français s'appauvrit à la SRC», *La Presse*, 9 février 1994.
- HALLIDAY, M. A. K., A. MCINTOSH et P. STREVEIS (1972). «The Users and Uses of Language», dans Joshua Fishman (dir.), *Readings in the Sociology of Language*, La Haye, Mouton, p. 139-170.
- HALLIDAY, M. A. K. (1978). *Language as a Social Semiotics*, London, University Park Press.
- HOLDER, Maurice A. (1972). «Le parler populaire franco-canadien: la prononciation de quelques Canadiens français de la région de Sudbury-North Bay», *Phonetica*, 26, p. 33-49.
- HYMES, Dell (1972). «On communicative competence», dans J. B. Pride et J. Holmes (dirs), *Sociolinguistics*, Harmondsworth, Penguin, p. 269-293.
- JEAN, Bruno, Danielle LAFONTAINE et Benoît LÉVESQUE (1985). *Consommation des mass médias, régions et classes sociales*, Université du Québec à Rimouski.
- KATZ, Elihu et Paul LAZARFELD (1955). *Personal Influence: the Part Played by People in the Flow of Mass Communication*, New York, The Free Press.
- KEMP, William, Paul PUIPIER et Malcah YAEGER (1980). «A linguistic and social description of final consonant cluster simplification in Montreal French», dans Roger W. Shuy et Anna Schnukal (dirs), *Language Use and the Use of Language*, Washington, Georgetown University Press, p. 12-40.
- LABOV, William (1976). *Sociolinguistique*, Paris, Minuit.
- LAGANIÈRE, Manon (1998). «Les maux des infos», *Infolangue*, vol. 2, n° 2, p. 16-17.
- LAKS, B. (1980). *Différentiation linguistique et différenciation sociale: quelques problèmes de sociolinguistique française*, Thèse de 3^e cycle de linguistique, Université de Paris VIII – Vincennes.
- LAPPIN, Kerry (1982). «Évaluation de la prononciation du français montréalais: étude sociolinguistique», *Revue québécoise de linguistique*, vol. 11, n° 2, Sillery, Presses de l'Université du Québec, p. 93-112.
- LEBLANC, Benoît et Luc OSTIGUY (2001). «Les variations de la langue parlée dans les médias québécois francophones: le point de vue de décideurs», dans Foued Laroussi et Sophie Babault (dirs), *Variations et dynamismes du français. Une approche polynomique de l'espace francophone*, Paris, L'Harmattan, p. 143-163.
- LÉON, Pierre R. (1968). *Recherches sur la structure phonique du français canadien*, Montréal/Paris/Bruxelles, Didier.
- LÉON, Pierre R. (1994). «Recherches sur le phonétisme du franco-ontarien et sa mouvance», dans Claude Poirier (dir.), *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du Nord*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval.

- LEMIEUX, Monique (1985). «Pas rien», dans Monique Lemieux et Henrietta J. Cedergren (dirs), *Les tendances dynamiques du français parlé à Montréal*, Tome 2, Québec, Office de la langue française.
- LUCCI, Vincent (1983). *Étude phonétique du français contemporain à travers la variation situationnelle*, Publications de l'Université des langues et lettres de Grenoble.
- MALÉCOT, André (1975). «French liaison as a function of grammatical, phonetic and paralinguistic variables», *Phonetica*, 32, p. 161-179.
- MARTEL, Pierre et Hélène CAJOLET-LAGANIÈRE (1995). *La qualité de la langue au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- MARTEL, Pierre et Hélène CAJOLET-LAGANIÈRE (1996). *Le français québécois – Usages, standard et aménagement*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- MARTIN, Michèle et Serge PROULX (1995). *Une télévision mise aux enchères. Programmes, programmes, publics*, Sainte-Foy, Télé-université.
- MAURAI, Jacques (dir.) (1985). *La crise des langues*, Paris/Québec, Conseil de la langue française/Le Robert.
- MAURAI, Jacques (2005). *La langue des bulletins d'information à la radio québécoise : premier essai d'évaluation*, Office québécois de la langue française, coll. «Suivi de la situation linguistique», Étude 2.
- MAURAI, Jacques (1999). *La qualité de la langue : un projet de société*, Québec, Conseil de la langue française.
- MOISSET, Christine (1998): «The dangerous liaison of two parisian women», dans Claude Paradis, Diane Vincent, Denise Deshaies et Marty Laforest (dirs), *Papers in sociolinguistics*, N^{WAVE} – 26 à l'Université Laval, Québec, Éditions Nota bene.
- MOREAU, Marie-Louise et Brigitte MEEUS (1989). «Oral et écrit : quelles différences? Une approche expérimentale», *Enjeux*, n° 17, p. 113-132.
- MOUGEON, Raymond et Édouard BENIAK (dirs) (1989). *Le français canadien parlé hors Québec. Aperçu sociolinguistique*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- OSTIGUY, Luc (1979). *La chute de la consonne l dans les articles définis et les pronoms clitiques en français montréalais*, Mémoire de Maîtrise, Université de Montréal.
- OSTIGUY, Luc et Claude TOUSIGNANT (1993). *Le français québécois : Normes et usages*, Montréal, Guérin universitaire.
- OSTIGUY, Luc et Gilles GAGNÉ (2001). «Le français parlé en stage par des étudiantes de baccalauréat en enseignement primaire et secondaire : utilisation de variantes familières ou soutenues?», Thomas Lindner (dir.), *Moderne Sprachen*, vol. 45, n° 2, p. 125-145.
- OSTIGUY, Luc, Éric CHAMPAGNE, Flore GERVAIS, et Monique LEBRUN (2005). *Le français oral soutenu chez les étudiants québécois en formation pour l'enseignement au secondaire*, Montréal, Office québécois de la langue française, coll. «Suivi de la situation linguistique», Étude 4.
- PARADIS, Claude (1983). «La diphtongaison : stabilité et changement dans le système vocalique du français de Chicoutimi-Jonquière», *Protée*, vol. 11, n° 2, p. 43-53.
- POHL, Jacques (1975). «L'omission de NE dans le français contemporain», *Le français dans le monde*, 111, p. 17-23.
- POPLACK, Shana et Douglas WALKER (1986). «Going through (L) in canadien French», dans David Sankoff (dir.), *Diversity and Diachrony*, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, p. 173-197.
- PRÉDAL, René (1995). *Les médias et la communication audiovisuelle*, Paris, Les Éditions d'organisation.
- PUPIER, Paul et Lynn DRAPEAU (1973). «La réduction des groupes de consonnes finaux en français de Montréal», *Cahiers de linguistique*, 3, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, p.127-145.
- RABOY, Marc (2000). *Les médias québécois. Presse radio, télévision, inforoute*, Montréal, Paris, Gaëtan Morin éditeur.
- RAUNET, Daniel (2001). *La qualité de la langue dans les médias*, Présentation à la Commission des États généraux

sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec, 19 janvier 2001.

REINKE, Kristin (2004). *Sprachnorm und Sprachqualität im frankophonen Fernsehen von Québec. Untersuchung anhand phonologischer und morphologischer Variablen*, Tübingen, Niemeyer Verlag.

REINKE, Kristin et Luc OSTIGUY (2005). «La concurrence des normes au Québec, dans les médias, à l'école et dans les dictionnaires», dans Carsten Sinner (dir.), *Normen und Normkonflikte in der Romania (Normes linguistiques et conflits de normes dans les pays de langue romane)*, Munich, Peniopo, ELS – Études linguistiques, 1.

ROCHETTE, Claude et Édith BÉDARD (1984). *La langue des animateurs de la radio et de la télévision francophones au Québec. Une analyse phonétique*, Québec, Conseil de la langue française, coll. «Dossiers», n° 20.

SANKOFF, David et Suzanne LABERGE (1978). «The linguistic market and the statistical explanation of variability», dans David Sankoff (dir.), *Linguistic Variation. Models and Methods*, New York, Academic Press.

SANKOFF, Gillian et Henrietta CEDERGREN (1971). «Some results of a sociolinguistic study of Montreal French», dans Regna Darnell (dir.), *Linguistic Diversity*. Edmonton, Linguistic Research Inc., p. 61-89.

SANKOFF, Gillian et Henrietta CEDERGREN (1976). «Les contraintes linguistiques et sociales de l'élision du L chez les Montréalais», dans Marcel Boudreault (dir.), *Actes du XIII^e congrès international de linguistique et de philologie romanes*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 1101-1117.

SANKOFF, Gillian et Diane VINCENT (1977). «L'emploi productif du *ne* dans le français parlé à Montréal», *Le français moderne*, vol. 45, n° 3, p. 245-256.

SANTERRE, Laurent (1976a). «Voyelles et consonnes du français québécois populaire», dans Émile Snyder et Albert Valdman (dirs), *Identité culturelle et francophonie dans les Amériques*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 21-36.

SANTERRE, Laurent (1976b). «Les diphtongues dans le français québécois», dans Émile Snyder et Albert Valdman (dirs), *Identité culturelle et francophonie dans les Amériques*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 1183-1199.

SANTERRE, Laurent et Jean MILO (1978). «Diphtongization in Montréal French», dans David Sankoff (dir.), *Linguistic Variation. Models and Methods*, New York, Academic Press, p. 173-184.

SANTERRE, Laurent, Simon-Pierre DUFOR et Stéphane Mc DUFF (1985). «La perception de la diphtongaison : son importance dans les grands corpus», *Revue de l'Association québécoise de linguistique*, vol. 4, n° 4, p. 33-53.

SCHLIEBEN-LANGE, Brigitte (1991). *Soziolinguistik*, Stuttgart, W. Kohlhammer.

TCHAKHOTINE, Serge (1952). *Le viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard.

TENNANT, Jeff (1996). «Variation morphophonologique dans une langue en situation minoritaire : le français à North Bay», *Revue du Nouvel-Ontario. La langue française en Ontario*, n° 20, p. 113-136.

THOMAS, Alain (1986). *La variation phonétique : cas du franco-ontarien*, Montréal, Didier.

THOMAS, Alain (1989). «Normes et usages phonétiques de l'élite francophone en France et en Ontario», *Information/Communication*, n° 11, p. 8-22.

THOMAS, Alain (1996). «Où en sont les recherches sur la prononciation franco-ontarienne?», *Revue du Nouvel-Ontario. La langue française en Ontario*, n° 20, p. 41-50.

TOUSIGNANT, Claude (1978). *La liaison consonantique en français montréalais*, Mémoire de maîtrise, Université de Montréal.

TREMBLAY, Gaëtan et Jean-Guy LACROIX, (1991). *Télévision. Deuxième dynastie*, Sillery, Presses de l'Université du Québec.

- TREMBLAY, Gaëtan et Jean-Guy LACROIX (dirs) (1995). *Le projet monarque. Étude comparée des industries québécoises et mexicaines de l'audiovisuel*, Montréal, GRICIS.
- TREMBLAY, Gaëtan et Roch HARVEY (1991). «Évolution des stratégies de programmation des radiodiffuseurs conventionnels», *Communication*, vol. 12, n° 2, p. 51-79.
- TREMBLAY, Louise (1990). «Attitudes linguistiques et perception sociale de variables phonétiques», *Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée*, vol. 9, n° 3, p. 197-222.
- TREMBLAY, Louise (2001). «La qualité de la langue et les médias écrits», dans Diane Raymond et André Lafrance (dirs), *Terminogramme*, n° 97-98, Ville Saint-Laurent, Les publications du Québec, p. 13–20.
- TRUDEL, Lina (1992). *La population face aux médias*, Montréal, VLB Éditeur.
- VILLERS, Marie-Éva de (2000). *La qualité de la langue au cœur de notre quête identitaire*, Mémoire soumis à la Commission des États généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec, 12 décembre 2000.
- VILLERS, Marie-Éva de (2005). «Une illustration de la norme réelle du français québécois», *Le Devoir*, 4 janvier, rubrique Idées.
- WARNANT, Léon (1987). *Dictionnaire de la prononciation française dans sa norme actuelle*, Paris, Duculot.

Annexe 1

Variables linguistiques de la grille d'analyse

Variable 1 : (a#)

La variable (a#) concerne la voyelle *a* en finale de mot, en syllabe ouverte accentuée, comme dans les prénoms et noms *Nicolas* et *Bourassa*, dans les mots *chat*, *Canada*, *tabac*, *bras*, et dans les mots grammaticaux *pas*, *ça*, *là*. Cette variable présente trois variantes : deux qu'on peut qualifier de soutenues, correctes, à savoir [ɑ], voyelle postérieure, et [a], voyelle antérieure; et une troisième tenue pour familière, soit [ɔ], voyelle postérieure plus fermée et arrondie. Les Québécois sont sensibles à ce cas de variation comme le démontrent Deshaies-Lafontaine (1974), Lappin (1982) et Tremblay (1990).

Bien que la variante [ɔ] soit considérée comme une particularité du français québécois, elle s'entend aussi dans quelques parlers français régionaux ainsi que dans le français populaire de Paris (Gendron, 1966 : 94). Par ailleurs, la variante antérieure [a] caractérise plutôt le français de France et ne s'entend que rarement au Québec.

Variable 2 : (ɑ:\$)

La variable (ɑ:\$) possède les variantes standard [ɑ] et [ɑ:], et la variante familière [ɔ:] : celles-ci se retrouvent à l'intérieur du mot, en syllabe ouverte non accentuée, comme dans les mots *gagner*, *gazon*, *gâteau*. Cependant, ce sont les variantes [ɑ:] et [ɔ:] qui sont le plus souvent entendues au Québec. Selon Deshaies-Lafontaine (1974), citée plus tôt, les Québécois sont tout aussi sensibles à ce cas de variation.

Variables 3 à 9 :

La diphtongaison des voyelles longues

Les variables linguistiques ayant trait au phénomène de diphtongaison des voyelles longues ou allongées en français parlé au Québec sont : (ɑ:), (ɑ:ɜ), (ɛ:), (o:), (ø:), (ɔ:r#) et (œ:r#). Il y a diphtongaison lorsque la voyelle

longue ou allongée en vient à faire entendre deux sons distincts plutôt qu'un seul, comme c'est le cas pour « cla-ousse » (*classe*), « gara-ouge » (*garage*), « fa-ête » (*fête*), « cô-oute » (*côte*), « jeû-une » (*jeûne*), « spa-ourt » (*sport*) et « ha-eure » (*heure*).

Ce phénomène ne touche que les voyelles longues [ɑ:] (*pâte*, *classe*, *sable*, *tard*, *espace*), [ɛ:] (*neige*, *rêve*, *chaise*, *fête*, *rivière*, *mère*, *prêtre*), [o:] (*côte*, *saute*, *rose*, *clause*, *paume*) et [ø:] (*jeûne*, *creuse*, *meute*, *meugle*) en syllabe finale de mot fermée par une ou des consonnes, la voyelle [a] allongée par [ʒ] (*garage*, *âge*, *lavage*)¹⁵ et les voyelles [ɔ] et [œ] allongées par la consonne [ʀ] (*fort*, *sport*, *nord*, *encore*, *beurre*, *peur*, *cœur*, *professeur*, *sœur*).

Une voyelle longue ou allongée peut, cependant, présenter diverses formes de diphtongaison, notamment en fonction de son degré de profondeur, autrement dit selon qu'elle est peu ou très diphtonguée. Pour des raisons d'espace, le tableau 5 de la partie 4.4 ne contient que quelques exemples de variantes diphtonguées. On pourrait compléter cette liste par d'autres variantes diphtonguées telles que :

(ɑ:)	[ɑ ^u], [ɑ ^o], [ɑ ^ɔ], [ɑ ^u], [ɑ ^o], [ɑ ^ɔ], [ɔ ^o]
(ɛ:)	[ɛ ⁱ], [ɛ ^e], [ɛ ^ɛ], [ɛ ⁱ], [ɛ ^e], [ɛ ⁱ]
(o:)	[o ^u], [ɔ ^u], [ɔ ^o]
(ø:)	[œ ^o] [ø ^y]
(ɔ:r)	[ɑ ^u], [ɑ ^o], [ɑ ^ɔ], [ɑ ^u], [ɑ ^o], [ɑ ^ɔ], [ɔ ^o]
(œ:r)	[œ ^y], [œ ^o], [ɑ ^o], [ɑ ^œ], [ɑ ^y]

Par contre, la perception auditive de ces nuances est difficile. En conséquence, pour l'analyse des données, nous avons distingué les voyelles non diphtonguées, faiblement diphtonguées ou fortement diphtonguées.

Cette distinction est suffisante, car elle correspond à la perception qu'en ont les locuteurs québécois dans des situations « naturelles ». En effet, Santerre et autres (1985) comparent les résultats d'une analyse sonagra-

¹⁵ La voyelle *a* devant [ʒ], comme dans *garage* et *ménage*, a été séparée des autres cas de diphtongaison puisqu'elle caractérise exclusivement la région de Montréal.

phique avec la perception auditive des diphtongues et concluent :

Pour étudier l'impact stylistique (Lappin, 1981) et sociolinguistique ou psychophonétique des diphtongues dans un grand corpus, nous pensons qu'il conviendrait de s'en tenir à une transcription large au moyen de deux ou trois symboles. [...] Cela paraît rejoindre la perception du langage dans le contexte social et en situation de communication (Santerre et autres, 1985 : 51).

Les recherches de Deshaies-Lafontaines (1974) et de Santerre et Milo (1978) montrent que la diphtongaison est corrélée avec l'appartenance des Québécois à divers groupes sociaux : âge, scolarité et sexe. Par ailleurs, la diphtongaison serait considérée par la population en

général comme une caractéristique d'une langue parlée de moins bonne qualité. Toutefois, il semble que les variantes [o^u] de la voyelle longue [o:] et [ø^y] de la voyelle longue [ø:] soient exclues de cette perception. (Santerre et autres, 1985).

Variables 10 à 15 :

(wa#), (waC#), (wa\$), (wa:C) et (wa:\$)

Les graphies *oi* et *oï* présentent en français différentes prononciations selon qu'elles renvoient à une voyelle brève ou à une voyelle longue. Elles présentent aussi différentes prononciations selon la place qu'elles occupent dans le mot. Les variantes standard et familières auxquelles elles donnent lieu figurent dans la grille d'analyse aux côtés des variables linguistiques (wa#), (waC#), (wa\$), (wa:C) et (wa:\$).

Position	Variantes standard	Variantes familières	Exemples
(wa#) syllabe finale ouverte	[wa]	[we], [ε]	<i>il boit, moi, il reçoit, droit, froid, il soit, ils croient, ils se noient</i>
(waC#) syllabe finale fermée	[wa]	[wε]	<i>soif, poil, avoine, droite</i>
(wa#) syllabe finale ouverte	[wa]	[wɔ]	<i>bois, trois, mois, noix, pois, poids</i>
(wa\$) syllabe intérieure ouverte	[wa]	[we] [wε]	<i>poilu, voisin, boiteux, oiseaux</i>
(wa:C) voyelle longue en syllabe finale fermée	[wa:]	[wa ^ε] [wa ^e] [wa ^o]	<i>noir, framboise, soir, boîte</i>
(wa:\$) voyelle longue en syllabe intérieure ouverte	[wa:]	[wε:]	<i>framboisier, soirée, déboîter</i>

Les variantes [we] et [ε] de la variable (wa#), [wε] de la variable (waC#) et [we] et [wε] de la variable (wa\$) seraient fortement dévaluées socialement. Elles seraient presque disparues du parler des gens scolarisés, étant condamnées par l'école depuis longtemps. Pour ce

qui est de la variable (wa:C), elle comporte la variante standard [wa:] et les variantes familières diphtonguées [wa^ε], [wa^e] et [wa^o]. Comme c'est le cas pour les variantes familières des variables précédentes, les variantes familières sont dévaluées socialement. De son côté, la

variable (wa#) comporte les variantes standard et familière [wa] et [wɔ]. La première caractérise la langue des situations formelles. Pour plus de détails, nous invitons le lecteur à lire les travaux de Deshaies-Lafontaine (1974), Lappin (1982), Dumas (1987) et Ostiguy et Tousignant (1993).

Variable 16: (ɛ#)

La variable (ɛ#), qui concerne la voyelle [ɛ] en finale de mot (*lait, laid, parfait, il promet, jamais, vrai, il avait, prêt*), comporte la variante familière [æ] (même son que celui des mots anglais *cat, bat, bad*) et la variante standard [ɛ]. La variante [æ] est dévaluée socialement par les Québécois qui la tiennent pour une caractéristique d'une langue parlée de moins bonne qualité; à ce titre, son utilisation est évitée, et cela, même dans des situations informelles.

Variables 17 à 20:

La réduction des groupes de consonnes finaux

La réduction de groupes de consonnes, comme dans les mots *table, prêtre, orchestre* ou *capitalisme* prononcés « tab' », « prêt' », « orches' » et « capitalis' », considérée ici comme une variante familière, n'est pas un phénomène typiquement québécois, puisqu'il s'entend aussi en français de France (Pupier et Drapeau, 1973 : 131).

Kemp et autres (1980) et Pupier et Drapeau (1973) ont montré que la réduction, en français de Montréal, s'observe plus lorsque le mot suivant commence par une consonne (*votre mère, prêtre défroqué*) que lorsqu'il commence par une voyelle (*autre ami, prêtre en chaire*) ou qu'il est suivi d'une pause (*C'est un artiste #*). C'est pour cette raison qu'ont été distingués dans l'analyse les groupes de consonnes devant un mot commençant par une voyelle (CC_V), devant un mot commençant par une consonne (CC_C) et devant une pause (CC#).

La réduction des groupes de consonnes finaux est généralement perçue comme faisant partie du français familier, mais elle ne l'est pas au même degré que les autres variables linguistiques. Bien que le taux d'utilisation de la réduction ait un lien avec la scolarisation, tous les groupes sociaux montrent tout de même un

taux relativement élevé de variantes réduites, ce qui amène Kemp et autres (1973 : 17) à soutenir: «*Also, from a social point of view, reduction being a fait accompli, it is final cluster conservation that is socially marked, and not simplification.*»

D'autres chercheurs font valoir que la réduction ne provoque guère de réactions négatives et n'est pas vraiment considérée comme une caractéristique d'une langue qui est de mauvaise qualité (Chiasson-Lavoie et Laberge, 1971; Lappin, 1982).

Quoi qu'il en soit, la variation entre les deux formes persiste quand même: le maintien des consonnes reste la forme plus prestigieuse quand la situation exige une prononciation plus correcte.

Variable 21 : Réduction des groupes de consonnes à l'intérieur du mot

L'effacement de consonnes ne se limite pas à la fin du mot, mais peut également survenir à l'intérieur du mot, par exemple: *quelque, expliquer, exprès, parce que, obscur, plus*, etc., prononcés « que'que », « espliquer », « esprès », « pa'ce que », « o'scur », « p'us ».

Variables 22 à 26: (-L)

La variable linguistique (-L) concerne les cas pour lesquels la consonne *l* est omise dans les articles définis et les pronoms compléments *la* et *les*. Ces articles et pronoms possèdent chacun deux variantes: les variantes standard [la] et [le(z)] ainsi que les variantes familières [a] et [e(z)] (voir Ostiguy et Tousignant, 1993). Cette variation s'observe dans des phrases comme :

<i>J'ai fermé la porte.</i>	J'ai fermé 'a porte.
<i>Je n'ai pas les clefs.</i>	J'ai pas 'es clefs.
<i>Je veux la voir.</i>	J'veux 'a voir.
<i>Je veux les apporter.</i>	J'veux 'es apporter.
<i>Veux-tu me les donner.</i>	Veux-tu m' 'es donner.

La probabilité d'omission de la consonne *l* des articles définis est plus grande quand ces derniers sont précédés d'une préposition à haute fréquence d'usage

dans le discours : *sur + la*¹⁶, *à + la*, *dans + la* prononcés «sa», «à» et «dans» (Dulong et Bergeron, 1980; Tennant, 1996).

Des études antérieures ont constaté des différences entre les articles *la* et *les* et les pronoms *la* et *les* pour ce qui est des taux d'omission de la consonne *l* (Sankoff et Cedergren, 1971 et 1976; Ostiguy, 1979; Poplack et Walker, 1986; Thomas, 1996; Tennant, 1996). Le pronom *les* est plus souvent touché par l'omission que l'article *les*. Les chercheurs notent également que l'article *les* est plus souvent touché que l'article *la*. Nous avons

donc, dans le cadre d'une analyse exploratoire, distingué ces catégories. Aucune différence de ce genre n'a été constatée dans le corpus de la présente recherche. Cela pourrait être imputable, en partie, à la faible fréquence d'apparition des pronoms (*les*: 40; *la*: 47). Les deux groupes, articles et pronoms, ont donc été réunis sous une même variable linguistique: (-L).

Variables 27 à 30 :

Les variantes des pronoms sujets *il*, *ils*, *elle* et *elles*

Les pronoms sujets de la troisième personne présentent les variantes suivantes :

	Familières	Standard
<i>il</i>	[i] part	[il] part
<i>ils</i>	[i] partent, [iz] ont	[il] partent, [ilz] ont
<i>elle</i>	[a] part, [al] ouvre, [ɛ:] (est) partie, [ɛ] commence	[ɛl] est partie
<i>elles</i>	[i] partent, [iz] ont	[ɛ] partent, [ɛz] ont, [ɛl] partent, [ɛlz] ont

L'existence de variantes des pronoms sujets n'est pas un phénomène exclusivement québécois, puisque certaines sont observées aussi dans le français parlé en France et sont anciennes en français (Gauthier et La-voie, 1995).

Les variantes [il] et [ilz], pour *il* et *ils*, et [ɛl], [ɛlz], [ɛ] et [ɛz], pour *elle* et *elles*, caractérisent plutôt les situations de communication plus formelles; elles sont plus rarement entendues dans des contextes informels (Ostiguy, 1979; Poplack et Walker, 1986). Par ailleurs, il ne semble pas y avoir de grandes différences dans le comportement des différents groupes sociaux pour ce qui est du discours familier: les études montrent que tous les locuteurs utilisent davantage la variante [i] pour *il*, *ils* et *elles*. Cependant, les mêmes études révèlent que les variantes [a], [al] et [ɛ:] (résultant de la fusion de *elle* et du verbe *être*, comme dans «*ɛ' est* partie») du pronom *elle* ne s'inscrivent pas tout à fait dans cette tendance: les locuteurs plus scolarisés semblent moins les utiliser.

Par rapport aux variantes familières des pronoms *il*, *ils* et *elles*, celles du pronom *elle* semblent être perçues davantage comme des prononciations de moins bonne qualité.

Variable 31 : Liaisons facultatives omises

Il y a liaison lorsqu'une consonne finale généralement muette est prononcée devant un mot commençant par une voyelle ou un *h* muet: *il était un grand homme* prononcé «il était un grand homme».

On distingue trois types de liaison: liaison obligatoire, interdite et facultative (Delattre, 1966). Cette terminologie indique déjà qu'il s'agit d'un phénomène variable. Cependant, cette variation ne concerne pas les trois types de liaisons.

La liaison obligatoire dépend uniquement de la nature grammaticale des éléments et s'impose à tous les locuteurs indépendamment des facteurs extralinguistiques. C'est ainsi que la liaison est obligatoire entre des mots

¹⁶ C'est d'abord le *r* qui tombe, ce qui entraîne la position intervocalique.

grammaticalement liés comme *des_enfants*, *ces_enfants*, *mon_enfant*, *trois_enfants*, *un_enfant*, *un_certain_enfant*, *un_petit_enfant*. Le cas contraire est la liaison interdite, par exemple, entre un nom au singulier et un adjectif ou un verbe (*un soldat | anglais*), entre les éléments des mots composés (*des arc | -en-ciel*), entre des noms propres et le mot suivant (*J'ai vu Robert | en Italie.*), etc. Comme la liaison obligatoire, le comportement des locuteurs est uniforme à son égard; elle ne dépend pas de facteurs sociaux ou situationnels.

Le seul cas où le locuteur peut faire un choix est la liaison facultative. Ce type de liaison est le seul qui constitue une variable sociolinguistique parce que sa réalisation ou son omission dépend des caractéristiques sociales des locuteurs ainsi que de la situation de communication (Thomas, 1986). C'est pourquoi nous avons limité notre analyse à ce type de liaison¹⁷. Dans notre étude, nous considérons comme standard les liaisons facultatives réalisées et comme familières les liaisons facultatives omises.

Compte tenu du nombre important de cas de liaisons facultatives, la détermination des cas à observer s'est effectuée à partir d'une analyse exploratoire de quelques locuteurs s'exprimant dans les émissions à caractère formel du corpus de la présente recherche. Les contextes de réalisation de la liaison facultative qui ont été retenus pour apprécier la variable « liaisons facultatives omises » sont les suivants :

- verbe +
- pas* +
- mais* +
- ils/elles* +
- chez, dans, sans, avant, après* +
- plus, moins, beaucoup, trop* +
- quand* +
- nom au pluriel +

Variable 32 : La fusion vocalique

La fusion vocalique se manifeste lorsque la voyelle finale d'un mot s'amalgame à la voyelle initiale du mot suivant, avec le résultat qu'il ne reste qu'une seule voyelle, bien souvent allongée (voir Dumas, 1974; Ostiguy et autres, 1996). Ainsi, la phrase *Les hommes ont pris un bain*, dans laquelle les voyelles [i] de *pris* et [œ] de *un* pourraient fusionner, peut être prononcée : « Les hommes ont pr'un bain ». Dans ce cas, la fusion est totale. Il arrive que la fusion ne soit que partielle : de cette fusion résulte alors une voyelle dont le timbre peut être instable, à la manière d'une diphtongaison.

Plusieurs phénomènes associés à la langue familière accroissent le nombre des contextes de rencontres de deux voyelles aux frontières des mots : c'est le cas de l'omission de la consonne *l* des articles et de l'effacement de la consonne finale de la préposition *sur* qui forcent la rencontre des prépositions et des articles :

<i>sur la</i>	> su' 'a	> [sa:]	<i>sur les</i>	> su' 'es	> [se:]
<i>dans la</i>	> dans 'a	> [dã:]	<i>dans les</i>	> dans 'es	> [dê:]
<i>à la</i>	> à 'a	> [a:]			

Il en est de même pour l'omission de la consonne *l* des pronoms compléments *la* et *les* et du pronom sujet *elle* :

<i>J' veux pas (l)a voir</i>	[ʒvøpa:vwa:r]
<i>J' veux (l)es voir</i>	[ʒvea:rvwa:r]
<i>E(lle) a fini</i>	[aɑ:rfini]
<i>E(lle) est venue</i>	[ɛ:vny]

Une liaison omise peut aussi créer d'autres contextes favorables à la fusion vocalique :

<i>dans un arbre</i>	dan'un	[dœ:narb]
<i>c'est pas ouvert</i>	c'est pa'ouvert	[po:vɛ:r]

¹⁷ La liaison fautive n'a pas été considérée non plus, car le corpus de la présente recherche n'en comprend aucun exemple. Ce phénomène consiste en l'ajout d'une consonne non étymologique, par exemple : « cinq-z-oiseaux », de « drôles de-z-yeux », « je suis-t-allé ».

La variable linguistique (fusion vocalique) comporte donc une variante familière, la fusion des voyelles en tant que telle dans un contexte grammatical donné, et une variante standard, l'absence de fusion dans ce même contexte.

Comme pour la liaison, nous avons réalisé une analyse exploratoire dans notre corpus, notamment à partir des émissions à caractère informel, afin de déterminer les contextes grammaticaux où se produisait le plus fréquemment la fusion. Les contextes grammaticaux observés sont les suivants :

- préposition + article
- mots précédant les articles et les pronoms *la, les* (*puis (l)a; c'est (l)a vie; ça (l)es rend heureux; j'veux (l)es voir*; etc.)
- pronom *elle* suivi d'un mot commençant par une voyelle (*e(lle) est allée; e(lle) a été*; etc.)
- auxiliaire *avoir* + participe passé (*e(lle) a été; e(lle) a oublié*; etc.)
- rencontre de deux voyelles causée par une liaison fréquente omise

Dans le cadre de la présente étude, seuls les cas de fusion totale ont été relevés.

Variable 33 : Absence de la particule de négation *ne*

La variable (absence de *ne*) comporte une variante familière, l'absence de *ne* dans des contextes où cette particule de négation peut être omise ou devrait être produite, et une variante standard, la présence de *ne* dans les mêmes contextes (Gatone, 1971; Daoust-Blais, 1975; Pohl, 1975; Ashby, 1981; Lemieux, 1985; Gadet, 1996).

Cette omission n'est pourtant pas toujours possible. Ainsi, le *ne* demeure dans des expressions comme *n'importe quoi, n'empêche que, n'est-ce pas*, etc. (Sankoff et Vincent, 1977 : 245; Pohl, 1975 : 19). Pour cette raison, nous n'avons considéré dans l'analyse des productions verbales que les contextes pour lesquelles l'omission de *ne* est possible.

L'effacement de *ne* est obligatoire dans des réponses courtes ou des phrases elliptiques : *Est-ce que les filles jouaient avec les garçons? – Pas beaucoup. Pas mal. Faut pas* (Sankoff et Vincent, 1977 : 245). Nous avons donc exclu ces cas de l'analyse.

La tendance à l'omission de *ne* serait plus grande au Québec qu'elle ne le serait en France, où l'omission de *ne* serait liée à des facteurs sociaux, dont la scolarité (Diller, 1980; Ashby, 1988). Pour ce qui est du Québec, l'omission de *ne* ne semble pas être liée à des facteurs sociaux (Sankoff et Vincent, 1977), mais plutôt à des facteurs situationnels.

Variable 34 : *je* + verbe

Le pronom sujet *je* suivi de verbes commençant par une consonne sourde, à savoir [p], [t], [k], [f], [s] et [ʃ] («j'pense», «j'tasse», «j'crois», «j'fais», «j'suis», «j'chante»), présente en français québécois et en français de France une variante familière, soit [ʃ], et une variante standard, soit «je».

Cette variante découle de la disparition de la voyelle *e* du pronom *je* qui force la rencontre des deux consonnes : la consonne *j'* [ʒ] perd alors sa sonorité au contact des consonnes sourdes suivantes, par un mécanisme tout à fait naturel et prévisible, et se fait entendre [ʃ] :

J' suis	[ʃsɥi]
J' pense	[ʃpás]
J' crois	[ʃkrwa]

La disparition du *e* caduc, comme dans le pronom *je*, est un phénomène très répandu dans toutes les variétés du français.

Annexe 2
Alphabet phonétique international

voyelles	exemples	consonnes	Exemples
[i] / [ɪ]	<i>lit, pipe</i>	[p]	<i>papa</i>
[e] («é» fermé)	<i>j'ai</i>	[t]	<i>tante</i>
[ɛ] («è» ouvert)	<i>partait</i>	[k]	<i>canne</i>
[a] («a» antérieur)	<i>patte</i>	[b]	<i>bébé</i>
[ɑ] («a» postérieur)	<i>pâte</i>	[d]	<i>donner</i>
[ɔ] («o» ouvert)	<i>porte</i>	[g]	<i>guider</i>
[o] («o» fermé)	<i>beau</i>	[m]	<i>maman</i>
[u] / [ʊ]	<i>jouer, soupe</i>	[n]	<i>non</i>
[y] / [ʏ]	<i>vue, puce</i>	[ŋ]	<i>gagner</i>
[ø] («eu» fermé)	<i>meute</i>	[f]	<i>flatter</i>
[œ] («eu» ouvert)	<i>heure</i>	[s]	<i>sonner</i>
[ə] («e» muet)	<i>le</i>	[ʃ]	<i>chien</i>
[ã] (parfois [ɑ̃])	<i>maman</i>	[v]	<i>vivre</i>
[ɛ̃] (parfois [ɛ̄])	<i>main</i>	[z]	<i>prison</i>
[ɔ̃]	<i>pont</i>	[ʒ]	<i>jouer</i>
[œ̃]	<i>un</i>	[ʀ]	<i>lâcher</i>
		[R]	<i>rire</i>

approximantes	exemples
[j]	<i>hier</i>
[ɥ]	<i>huit</i>
[w]	<i>voir</i>

Annexe 3 Liste des rangs

Intervalle de confiance: borne inférieure = binf
borne supérieure = bsup

Classement des variables pour type = 1 :

Obs.	variable	_TYPE_	_FRÉQ._	mini	maxi	moy.	binf.	bsup.
1	2	0	14	0.00000	0.000	0.0000	.	.
2	10	0	15	0.00000	0.000	0.0000	.	.
3	11	0	12	0.00000	0.000	0.0000	.	.
4	13	0	15	0.00000	0.000	0.0000	.	.
5	14	0	15	0.00000	0.000	0.0000	.	.
6	15	0	7	0.00000	0.000	0.0000	.	.
7	24	0	4	0.00000	0.000	0.0000	.	.
8	30	0	8	0.00000	0.000	0.0000	.	.
9	16	0	15	0.00000	3.571	0.3770	-0.1955	0.950
10	23	0	15	0.00000	4.348	0.5121	-0.2438	1.268
11	4	0	15	0.00000	11.111	0.7407	-0.8480	2.329
12	26	0	15	0.00000	6.452	1.3564	0.1773	2.536
13	22	0	15	0.00000	10.000	1.3848	-0.1509	2.920
14	3	0	15	0.00000	11.765	2.0293	-0.1128	4.171
15	29	0	13	0.00000	20.000	2.3077	-1.3129	5.928
16	21	0	15	0.00000	16.667	2.5025	-0.4637	5.469
17	32	0	15	0.00000	10.127	3.9378	2.2642	5.611
18	12	0	14	0.00000	33.333	4.0578	-1.1683	9.284
19	8	0	15	0.00000	21.429	4.1601	-0.0211	8.341
20	5	0	15	0.00000	18.605	4.3695	0.5735	8.166
21	9	0	15	0.00000	25.000	6.9553	2.9583	10.952
22	17	0	15	0.00000	47.368	13.1047	6.2585	19.951
23	6	0	15	0.00000	34.783	14.1005	7.6201	20.581
24	28	0	14	0.00000	50.000	14.4844	5.0904	23.878
25	20	0	15	0.00000	43.548	15.4561	8.6296	22.283
26	18	0	15	0.00000	37.143	15.5388	8.8291	22.249
27	1	0	15	0.00000	49.194	15.9864	7.2155	24.757
28	19	0	15	0.00000	62.500	17.9128	7.7165	28.109
29	27	0	15	0.00000	57.143	20.0892	10.1750	30.004
30	33	0	15	0.00000	56.667	20.1939	10.2582	30.130
31	31	0	15	4.34783	54.167	33.2156	26.0300	40.401
32	7	0	13	0.00000	100.000	37.1795	9.8579	64.501
33	25	0	7	0.00000	100.000	42.8571	-6.5779	92.292
34	34	0	7	0.00000	100.000	61.9048	20.4351	103.374

The SAS System

Classement des variables pour type = 2:

Obs.	variable	_TYPE_	_FRÉQ_	mini	maxi	moy.	binf.	bsup.
1	4	0	15	0.0000	0.000	0.0000	.	.
2	11	0	7	0.0000	0.000	0.0000	.	.
3	13	0	13	0.0000	0.000	0.0000	.	.
4	14	0	15	0.0000	0.000	0.0000	.	.
5	15	0	4	0.0000	0.000	0.0000	.	.
6	24	0	8	0.0000	8.333	1.0417	-1.4215	3.5048
7	10	0	15	0.0000	8.333	1.8424	0.0613	3.6234
8	22	0	15	0.0000	7.143	1.9722	0.4666	3.4778
9	16	0	15	0.0000	10.811	2.6897	0.8943	4.4851
10	26	0	15	0.0000	11.111	3.3288	1.3857	5.2719
11	2	0	14	0.0000	40.000	4.2857	-2.0043	10.5758
12	23	0	14	0.0000	40.000	5.2259	-0.9843	11.4360
13	3	0	15	0.0000	50.000	7.4940	-0.0467	15.0347
14	29	0	15	0.0000	50.000	9.2727	0.9461	17.5994
15	21	0	15	0.0000	40.000	12.6031	6.0371	19.1691
16	32	0	15	1.4925	22.973	12.6415	9.1226	16.1603
17	5	0	15	0.0000	34.286	13.7017	8.1258	19.2776
18	25	0	9	0.0000	100.000	14.8148	-11.1609	40.7905
19	30	0	4	0.0000	66.667	16.6667	-36.3741	69.7074
20	8	0	15	0.0000	55.556	17.7125	8.4380	26.9870
21	9	0	15	0.0000	55.000	19.3999	11.1172	27.6826
22	12	0	12	0.0000	66.667	27.8914	10.0675	45.7153
23	6	0	15	6.6667	82.353	31.1569	19.4765	42.8374
24	7	0	9	0.0000	100.000	31.3580	6.3634	56.3526
25	17	0	15	0.0000	75.000	33.7302	22.8201	44.6403
26	19	0	15	0.0000	80.000	34.2268	21.8851	46.5685
27	1	0	15	7.7586	72.277	44.0278	34.2038	53.8519
28	20	0	15	17.8571	77.778	46.6082	38.3106	54.9058
29	31	0	15	32.0000	75.000	50.3689	43.1442	57.5936
30	34	0	15	0.0000	85.714	53.2364	40.7341	65.7387
31	18	0	15	30.4348	88.889	54.9336	45.6004	64.2668
32	33	0	15	20.0000	90.909	64.3299	53.3664	75.2935
33	27	0	15	37.0370	90.000	66.9442	59.0718	74.8166
34	28	0	15	0.0000	100.000	70.7778	53.6207	87.9349

The SAS System

Classement des variables pour type = 3 :

Obs.	variable	_TYPE_	_FRÉQ._	mini	maxi	moy.	binf.	bsup.
1	4	0	8	0.0000	0.000	0.0000	.	.
2	11	0	6	0.0000	0.000	0.0000	.	.
3	13	0	8	0.0000	0.000	0.0000	.	.
4	15	0	4	0.0000	0.000	0.0000	.	.
5	25	0	3	0.0000	0.000	0.0000	.	.
6	14	0	8	0.0000	13.636	4.4327	-0.2112	9.077
7	10	0	8	0.0000	21.053	7.7096	0.7728	14.646
8	16	0	8	2.8571	22.222	8.8666	3.0118	14.722
9	23	0	8	0.0000	75.000	11.6386	-9.9248	33.202
10	26	0	8	0.0000	56.000	12.2484	-3.0568	27.554
11	22	0	8	0.0000	46.667	12.4881	-0.3811	25.357
12	8	0	8	8.0000	57.895	23.3694	9.5981	37.141
13	24	0	6	0.0000	100.000	25.0000	-18.9010	68.901
14	21	0	8	0.0000	72.727	26.6580	8.4615	44.854
15	3	0	8	0.0000	60.000	26.7657	8.0525	45.479
16	32	0	8	11.5942	51.389	26.8381	15.3363	38.340
17	5	0	8	18.1818	37.705	28.4144	22.0651	34.764
18	2	0	8	0.0000	100.000	30.0000	-3.4408	63.441
19	6	0	8	0.0000	66.667	36.7147	18.7158	54.714
20	17	0	8	0.0000	64.286	41.1554	24.7988	57.512
21	9	0	8	14.2857	76.000	44.3972	23.4003	65.394
22	29	0	8	20.0000	86.667	46.4583	28.3915	64.525
23	31	0	8	46.1538	68.750	55.3439	49.6097	61.078
24	19	0	8	16.6667	93.333	60.3799	35.7199	85.040
25	20	0	8	45.9459	78.125	60.6761	49.5209	71.831
26	34	0	8	20.0000	100.000	61.5554	39.5563	83.554
27	18	0	8	38.7097	82.051	64.4070	53.1585	75.656
28	1	0	8	60.4317	75.000	67.4268	62.9099	71.944
29	7	0	6	0.0000	100.000	68.3333	26.1378	110.529
30	33	0	8	60.6061	100.000	78.7774	66.9534	90.601
31	27	0	8	68.7500	100.000	81.6959	73.6638	89.728
32	12	0	8	50.0000	100.000	82.6389	65.7666	99.511
33	28	0	6	50.0000	100.000	86.4969	66.0117	106.982

Classement des variables pour tous les types :

Obs.	variable	_TYPE_	_FRÉQ._	mini	maxi	moy.	binf.	bsup.
1	11	0	25	0.00000	0.000	0.0000	.	.
2	13	0	36	0.00000	0.000	0.0000	.	.
3	15	0	15	0.00000	0.000	0.0000	.	.
4	4	0	38	0.00000	11.111	0.2924	-0.3001	0.8849
5	14	0	38	0.00000	13.636	0.9332	-0.0633	1.9297
6	10	0	38	0.00000	21.053	2.3503	0.6907	4.0099
7	16	0	38	0.00000	22.222	3.0772	1.4695	4.6849
8	22	0	38	0.00000	46.667	3.9542	1.1934	6.7150
9	26	0	38	0.00000	56.000	4.4281	1.3566	7.4995
10	23	0	37	0.00000	75.000	4.7014	0.1059	9.2969
11	30	0	12	0.00000	66.667	5.5556	-6.6721	17.7833
12	2	0	36	0.00000	100.000	8.3333	0.7245	15.9422
13	24	0	18	0.00000	100.000	8.7963	-3.9546	21.5472
14	3	0	38	0.00000	60.000	9.3941	4.1011	14.6870
15	21	0	38	0.00000	72.727	11.5749	6.5184	16.6315
16	32	0	38	0.00000	51.389	12.1946	8.4668	15.9224
17	5	0	38	0.00000	37.705	13.1154	9.1057	17.1250
18	8	0	38	0.00000	57.895	13.5538	8.4337	18.6739
19	29	0	36	0.00000	86.667	15.0210	7.4838	22.5583
20	9	0	38	0.00000	76.000	19.7501	13.0023	26.4980
21	25	0	19	0.00000	100.000	22.8070	2.7314	42.8827
22	6	0	38	0.00000	82.353	25.5942	19.0148	32.1736
23	17	0	38	0.00000	75.000	27.1518	20.4393	33.8642
24	12	0	34	0.00000	100.000	30.9593	18.1922	43.7265
25	19	0	38	0.00000	93.333	33.2930	24.3776	42.2084
26	20	0	38	0.00000	78.125	37.2730	29.7572	44.7888
27	1	0	38	0.00000	75.000	37.8850	29.7143	46.0556
28	18	0	38	0.00000	88.889	41.3774	32.9517	49.8032
29	7	0	28	0.00000	100.000	41.9841	25.8829	58.0854
30	31	0	38	4.34783	75.000	44.6452	39.6821	49.6083
31	33	0	38	0.00000	100.000	49.9494	39.9234	59.9754
32	28	0	35	0.00000	100.000	50.9551	37.6667	64.2436
33	27	0	38	0.00000	100.000	51.5545	41.6443	61.4646
34	34	0	30	0.00000	100.000	57.4774	46.6049	68.3499

L'influence de la langue entendue dans les médias sur le français parlé au Québec figure parmi les préoccupations des Québécois et des Québécoises. La présente étude, à partir de données permettant de faire des comparaisons entre les chaînes publiques et privées de télévision et aussi entre les chaînes québécoises et françaises, cherche à décrire les comportements linguistiques réels observés dans ce média et à vérifier dans quelle mesure la télévision québécoise diffuse un modèle de français standard. Cette analyse des aspects sociophonétiques de la langue de la télévision constitue un autre élément du suivi de la situation linguistique québécoise.

Cette étude a été réalisée par Kristin Reinke, de l'Institut de langue et de communication de la Technische Universität Berlin, avec la collaboration de Luc Ostiguy, professeur au département de français de l'Université du Québec à Trois-Rivières.